David HUME

(1777)

Dix essais retirés de la publication par Hume ou volontairement non publiés de son vivant”

Traduction originale de M. Philippe Folliot,
Professeur de philosophie au Lycée Ango, Dieppe, Normandie.
28 septembre 2007.

Un document produit en version numérique par Philippe Folliot, bénévole,
Professeur de philosophie au Lycée Ango à Dieppe en Normandie
Courriel: philippefolio@wanadoo.fr
Site web: http://perso.wanadoo.fr/philotra/

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://classiques.uqac.ca/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: http://bibliotheque.uqac.ca/

Un document produit en version numérique par M. Philippe Folliot, bénévole,
Professeur de philosophie au Lycée Ango à Dieppe en Normandie
Courriel: philippefolio@wanadoo.fr
Site web: http://perso.wanadoo.fr/philotra/

David HUME

Dix essais retirés de la publication par Hume ou volontairement non publiés de son vivant.

traduit de l'anglais par Philippe Folliot, à partir de

Essays & Treatises on several subjects. In two volumes Containing Essays, moral, political, and literary. A new edition. LONDON. Printed for A. Millar, in the Strand; and A. Kincaid and A. Donaldson, at Edinburgh. MDCCLXXVII.

[Autorisation formelle accordée par mon ami Philippe Foliot, philosophe et traducteur, de diffuser cette traduction, le 28 septembre 2007.]

Courriel : philippefolliot@yahoo.fr
Site : http://perso.orange.fr/philotra/essai_epicurien.htm

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.
Pour les citations : Times New Roman 12 points.
Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition numérique réalisée le 3 octobre 2007 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Table des matières

— "De l'impudence et de la modestie". "Essai sur l'impudence et de la modestie." (1741 et éditions suivantes ; retiré en 1760)

— "De l'amour et du mariage." "Essai sur l'amour et du mariage." (1741 et éditions suivantes ; retiré en 1760)

- "De l'étude de l'histoire." "Essai sur l'étude de l'histoire." (1741 et éditions suivantes ; retiré en 1760)

— "De l'avarice". "Essai sur l'avarice." (1741 et éditions suivantes ; retiré en 1768)

— "Des préjugés moraux". "Essai sur les préjugés moraux." (1742 et retiré ensuite)

— "De la condition moyenne". "Essai sur la condition moyenne." (1742 et retiré ensuite)

— "Du genre essai". "Essai sur le genre essai." (1742 et retiré ensuite)

— "Portrait de Sir Robert Walpole". "Portrait de Sir Robert Walpole." (1742 puis réduit à l'état de note et retiré ensuite)

— "Du suicide". "Essai sur le suicide." (1777 – volontairement non publié par Hume de son vivant)

— "De l'immortalité de l'âme". "Essai sur l'immortalité de l'âme." (1777 – volontairement non publié par Hume de son vivant)

David Hume,

“De l’impudence et de la modestie”.

(1741 et éditions suivantes ; retiré en 1760)

Traduction de Philippe Folliot, 28 septembre 2007.

Retour à la table des matières

Je suis d’avis que les plaintes habituelles contre la providence sont mal fondées et que les bonnes ou mauvaises qualités des hommes sont, plus qu’on ne l’imagine généralement, les causes de leur bonne ou de leur mauvaise fortune. Il y a sans aucun doute des exemples du contraire, assez nombreux, mais ils sont peu nombreux comparés aux exemples que nous avons de la juste distribution de la prospérité et de l’adversité et il ne saurait en être autrement du cours habituel des affaires humaines. Etre doté d’une disposition bienveillante et aimer autrui procurera presque infailliblement l’amour et l’estime qui forment la principale circonstance de la vie qui, outre la satisfaction qui en résulte immédiatement, facilite toutes les affaires et les entreprises. Il en est de même des autres vertus. La prospérité est naturellement, quoique non nécessairement, attachée à la vertu et au mérite et l’adversité, de la même manière, au vice et à la folie.

Je dois néanmoins confesser que cette règle admet une exception pour ce qui est d’une qualité morale et que la *modestie* tend naturellement à dissimuler les talents d’un homme, tout comme l’*impudence* les étale à l’extrême, étant la seule raison de la réussite de certains hommes dans le monde malgré leur basse extraction et le peu de mérite. Telles sont l’indolence et l’incapacité de la plupart des hommes

qu'ils sont portés à prendre quelqu'un pour ce qu'il prétend paraître et à accueillir ses airs impérieux comme des preuves du mérite qu'il s'attribue. Une assurance de bon aloi semble être la compagne naturelle de la vertu et peu d'hommes savent la distinguer de l'impudence. D'un autre côté, le manque d'assurance, étant le résultat naturel du vice et de la folie, a jeté le discrédit sur la modestie qui lui ressemble étroitement par son apparence extérieure.

De même que l'impudence, quoiqu'étant en réalité un vice, a, sur la fortune d'un homme, les mêmes effets que la vertu, de même nous pouvons observer qu'il est presque aussi difficile de l'acquérir et que, à cet égard, on peut la distinguer de tous les autres vices qu'on acquiert sans peine et qui s'aggravent continuellement par la pratique. Beaucoup d'hommes, conscients que la modestie leur est extrêmement préjudiciable quand ils veulent réussir, ont résolu d'être impudents et de passer pour intrépides. Mais on observe que les efforts de ces gens sont rarement couronnés de succès et qu'ils sont obligés de revenir à leur modestie première. Seule une impudence naturelle et véritable peut permettre à un homme de s'élever dans le monde. S'il la contrefait, il ne réussit à rien et cela ne dure pas. Dans d'autres entreprises, si un homme commet des fautes et en est conscient, il approche d'autant plus de son but mais, quand il s'efforce d'être impudent, si ses efforts échouent, le souvenir de cet échec le fait rougir et le déconcerte. Après quoi chaque nouvel embarras est la cause de nouveaux embarras, jusqu'à ce qu'on découvre qu'il n'est qu'un parfait tricheur et un vain prétendant à l'impudence.

Ce qui peut donner à un homme modeste plus d'assurance, ce sont les avantages de la fortune que le hasard lui procure. On reçoit de façon plus favorable un homme qui possède des richesses et ces dernières redoublent le lustre de son mérite, s'il en a, ou en tiennent lieu, s'il n'en a pas. Il est formidable d'observer quels airs de supériorité les sots et les fripons qui ont de grands biens se donnent sur les hommes du plus grand mérite qui sont dans la pauvreté. Les hommes de mérite ne s'opposent pas fortement à ces usurpations et semblent plutôt les

favoriser par la modestie de leur comportement. Leur bon sens et leur expérience les font se défier de leur jugement et les font examiner toute chose avec la plus grande précision. D'autre part, la délicatesse de leurs sentiments les rend timides car ils ont peur de commettre des fautes et de perdre dans la pratique du monde cette intégrité de vertu, pour ainsi dire, dont ils sont si jaloux. Accorder la sagesse et la confiance est aussi difficile que de réconcilier le vice et la modestie.

Telles sont les réflexions qui me sont venues sur ce sujet de l'impudence et de la modestie, et j'espère qu'il ne déplaira pas au lecteur de les voir réunies dans l'allégorie suivante.

Jupiter, au commencement, joignit ensemble Vertu, Sagesse et Confiance et fit de même pour Vice, Folie et Défiance. Il les envoya ainsi réunis dans le monde. Bien qu'il pensât les avoir assortis avec grand jugement et qu'il dît que Confiance était la compagne naturelle de Vertu et que Vice méritait d'être accompagné par Défiance, ils n'allèrent pas loin avant que ne s'élèvent des dissensions parmi eux. Sagesse, qui était le guide du premier groupe, avait toujours l'habitude, avant de s'aventurer sur un sentier, même un sentier battu, de l'examiner soigneusement, de chercher où il menait, quels dangers, quelles difficultés et quels obstacles il était possible ou probable de rencontrer. Elle consacrait habituellement un certain temps à ces délibérations, lequel délai déplaisait beaucoup à Confiance qui était toujours prête à se hâter sans prévoir ni délibérer dans le premier chemin qu'elle rencontrait. Sagesse et Vertu étaient inséparables. Mais, un jour, Confiance, suivant son impétueuse nature, devança considérablement ses guides et ses compagnes et, ne ressentant aucun manque de leur compagnie, ne s'inquiéta plus d'elles et ne les revit jamais. De la même manière, l'autre groupe, quoique joint par Jupiter, connut des désaccords et se sépara. Comme Folie avait la vue très courte, elle ne pouvait décider quels chemins étaient les bons et elle ne pouvait donner la préférence à l'un sur l'autre. Ce manque de résolution était aggravé par Défiance qui, par ses doutes et ses scrupules, retardait toujours la marche. Cela contrariait beaucoup Vice qui n'aimait pas en-

tendre parler de difficultés et de retards et qui n'était satisfait que quand il pouvait laisser libre cours à ses inclinations, quelles qu'elles fussent. Folie, il le savait, même si elle écoutait Défiance, pourrait être facilement dirigée quand elle serait seule et, comme un cheval vicieux qui désarçonne son cavalier, elle envoya franchement balader ce contrôleur de tous ses plaisirs et continua son voyage avec Folie dont elle fut inséparable. Confiance et Défiance, ayant de cette façon perdu leurs groupes respectifs, errèrent quelques temps jusqu'à ce qu'enfin le hasard les conduisît en même temps à un village. Confiance se dirigea directement vers une grande maison qui appartenait à Richesse, le seigneur du village et, sans attendre le portier, elle s'introduisit immédiatement dans les appartements les plus intimes où elle trouva Vice et Folie qui avaient été bien reçus avant elle. Elle se joignit au groupe et se recommanda très promptement au seigneur. Elle entra dans une telle familiarité avec Vice qu'elle s'enrôla dans la même compagnie, avec Folie. Ils étaient fréquemment invités par Richesse et devinrent alors inséparables. Pendant ce temps, Défiance, qui n'avait pas osé s'approcher de la grande maison, avait accepté l'invitation de Pauvreté, l'une des locataires et, en entrant dans la chaumière, elle trouva Sagesse et Vertu qui, révoltées par l'attitude de Richesse, s'étaient réfugiées là. Vertu eut pitié d'elle et Sagesse se rendit compte qu'elle pouvait, vu son tempérament, s'améliorer. Aussi l'admirent-elles dans leur société. C'est pourquoi, de cette façon, ses manières se modifièrent en peu de temps et, devenant plus aimable et plus agréable, elle fut connue sous le nom de Modestie. Comme la mauvaise compagnie a un plus grand effet que la bonne, Confiance, quoique plus réfractaire aux conseils et aux exemples, dégénéra tant en fréquentant Vice et Folie qu'elle prit le nom d'Impudence. L'humanité, qui a vu ces groupes tels que Jupiter les avait joints à l'origine et qui ne sait rien de ces mutuelles désertions, est par là amenée à d'étranges méprises. Quand les hommes voient Impudence, ils pensent trouver Vertu et Sagesse et quand ils observent Modestie, ils appellent ses compagnes Vice et Folie.

David Hume,
“De l’amour et du mariage”. [1]

(1741 et éditions suivantes ; retiré en 1760)

Traduction de Philippe Folliot, 28 septembre 2007.

Retour à la table des matières

Je ne sais d’où vient que les femmes sont si portées à prendre mal tout ce qui se dit pour dénigrer le mariage et à toujours considérer une satire contre la vie conjugale comme une satire contre les femmes. Veulent-elles signifier par là qu’elles sont la partie principalement concernée et que, si prévalait dans le monde une répugnance à entrer dans cet état, elles en seraient surtout les victimes ? Où sont-elles conscientes que les malheurs et les échecs du mariage sont dus plus à leur sexe qu’au nôtre ? J’espère qu’elles n’entendent pas confesser

[1] Hume écrit à Adam Smith, le 24 septembre 1752 : « I am just now diverted for a Moment by correcting my Essays moral and political, for a new Edition. If any thing occur to you to be inserted or retrench’d, I shall be obligd to you for the Hint. In case you shou’d not have the last Edition by you, I shall send you a Copy of it. In that Edition, I was engag’d to act contrary to my Judgement in retaining the 6th and 7th Essays, which I had resolv’d to throw out, as too frivolous for the rest, and not very agreeable neither even in that trifling manner: But Millar, my Bookseller, made such Protestations against it, and told me how much he had heard them praisd by the best Judges; that the Bowels of a Parent melted, and I preserv’d them alive.” L’*essai sur l’amour et le mariage* a été retiré de l’édition de 1760 avec trois autres essais. C’est donc, comme l’indique cet extrait, à la demande d’Andrew Millar que l’essai a été conservé jusqu’à cette date. (NdT)

l'un de ces points ou même laisser à leur adversaires, les hommes, l'avantage de se permettre d'en avoir le soupçon.

J'ai souvent eu l'idée de me conformer à cette humeur du beau sexe et d'écrire un panégyrique sur le mariage mais, en cherchant les matériaux [pour ce panégyrique], je me suis rendu compte qu'ils semblaient d'une nature si mêlée que, à la fin de mes réflexions, j'étais tout autant disposé à écrire une satire qui aurait pu être placée dans les pages opposées à celles du panégyrique. Et, comme, dans la plupart des cas, on lit plus les satires que les panégyriques, j'aurais fait plus de tort que de bien à leur cause par cet expédient, je le crains. Je sais qu'elles n'attendent pas de moi que je travestisse les faits. Je dois être davantage ami de la vérité qu'ami des femmes si leurs intérêts sont opposés.

Je dirai aux femmes ce dont notre sexe se plaint le plus dans le mariage et, si elles sont disposées à nous satisfaire sur ce point, nous trouverons [bien] un compromis pour tous les autres différends. À moins que je ne me trompe, c'est leur amour de la domination qui est le fondement de la querelle ; mais il est très probable qu'elles pensent que c'est notre propre amour de la domination qui nous fait tant insister sur ce point. Quoi qu'il en soit, aucune passion ne semble avoir plus d'influence sur les esprits féminins que ce pouvoir et il existe dans l'histoire un exemple remarquable de sa prédominance sur l'unique autre passion susceptible de la contrebalancer. On raconte que toutes les femmes SCYTHES conspirèrent un jour contre les hommes et gardèrent si bien le secret qu'elles exécutèrent leur dessein sans être soupçonnées. Elles surprirent les hommes en train de boire ou de dormir, les enchaînèrent tous solidement et, ayant convoqué un conseil solennel de toutes les femmes, elles débattirent pour savoir quel expédient utiliser pour tirer parti de l'avantage présent et empêcher leur rechute dans l'esclavage. Tuer les hommes n'était pas du goût de la plupart des femmes de l'assemblée malgré les torts subis dans le passé et elles furent contentes de se faire un grand mérite de leur clémence. Elles s'accordèrent donc pour crever les yeux de tous

les hommes et renoncer ainsi, dans l'avenir, à la vanité qu'elles pourraient tirer de leur beauté pour asseoir leur autorité. Nous ne devons plus prétendre nous parer et nous exhiber, dirent-elles, mais nous serons ainsi affranchis de l'esclavage. Nous n'entendrons plus de tendres soupirs mais, en retour, nous n'entendrons plus d'ordres impérieux. L'amour doit nous quitter pour toujours mais il emportera avec lui l'assujettissement. [2]

Les femmes étant résolues à mutiler les hommes et les priver de l'un de leurs sens pour les rendre humbles et dépendants, certains considèrent comme un malheur que la suppression de l'ouïe ne pût pas servir leur dessein puisqu'il est probable qu'elles eussent préféré s'en prendre à ce sens plutôt qu'à la vue. Et je pense que les savants s'accordent sur le fait que, dans le mariage, c'est loin d'être un grand inconvénient de perdre le premier sens plutôt que le deuxième. Quoi qu'il en soit, certaines anecdotes modernes nous disent que certaines femmes scythes épargnèrent secrètement les yeux de leur mari, présumant, je suppose, qu'elles pourraient aussi facilement les gouverner par ce sens que sans lui. Mais les hommes furent si incorrigibles et si intraitables que leurs femmes furent obligées, après quelques années, leur jeunesse et leur beauté se fanant, d'imiter l'exemple de leurs sœurs, ce qui n'était pas une tâche difficile dans une situation où le sexe féminin détenait le pouvoir.

Je ne sais pas si nos dames ECOSSAISES ont hérité quelque chose de cette humeur de leurs ancêtres SCYTHES mais je dois avouer que je suis souvent étonné de voir une femme très contente de prendre pour mari un sot afin de pouvoir le gouverner avec la moindre autorité et qui ne songe pas que ses sentiments, à cet égard, sont en-

---

[2] Hérodote se contente de dire que les Scythes crevaient les yeux de leurs esclaves (*Histoires*, IV,II), ce que répètent de nombreux auteurs, Montaigne, Montesquieu, Voltaire, etc., mais je n'ai pas trouvé la source humienne. S'agit-il d'ailleurs des Scythes ou des Sauromates ? En tout cas, Hérodote signale la soumission des femmes scythes par la bouche des Amazones (*Histoires*, IV,CXIV).

core plus barbares que ceux des femmes SCYTHES dont vous venons de parler, les yeux de l'entendement étant plus précieux que ceux du corps.

Mais, afin d'être juste et de répartir également le blâme, je crains que ce soit la faute de notre sexe si les femmes aiment tant le pouvoir car, si nous n'avions pas abusé de notre autorité, elles n'auraient jamais jugé nécessaire de nous la disputer. Les tyrans, nous le savons, produisent les rebelles et toute l'histoire nous apprend que les rebelles, dès qu'ils l'emportent, deviennent volontiers des tyrans à leur tour. C'est pourquoi je souhaiterais qu'il n'y eût plus, des deux côtés, aucune prétention à l'autorité mais que tout s'accomplît avec une parfaite égalité, comme entre deux membres égaux d'un même corps. Et, pour amener les deux partis à embrasser ces aimables sentiments, je vais vous confier ce que PLATON raconte sur l'origine de l'amour et du mariage. [3]

---

[3] Il s'agit évidemment du Discours d'Aristophane dans le *Banquet* de Platon : « Jadis la nature humaine était bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. D'abord il y avait trois sortes d'hommes : les deux sexes qui subsistent encore, et un troisième composé de ces deux-là ; il a été détruit, la seule chose qui en reste c'est le nom. Cet animal formait une espèce particulière et s'appelait androgyne, parce qu'il réunissait le sexe masculin et le sexe féminin ; mais il n'existe plus, et son nom est en opprobre.

En second lieu, tous les hommes présentaient la forme ronde ; ils avaient le dos et les côtes rangés en cercle, quatre bras, quatre jambes, deux visages attachés à un cou orbiculaire, et parfaitement semblables ; une seule tête qui réunissait ces deux visages opposés l'un à l'autre ; quatre oreilles, deux organes de la génération, et le reste dans la même proportion. Ils marchaient tout droits, comme nous, et sans avoir besoin de se tourner pour prendre tous les chemins qu'ils voulaient. Quand ils voulaient aller plus vite, ils s'appuyaient successivement sur leurs huit membres, et s'avançaient rapidement par un mouvement circulaire, comme ceux qui, les pieds en l'air, font la roue. La différence qui se trouve entre ces trois espèces d'hommes vient de la différence de leurs principes. Le sexe masculin est produit par le soleil, le féminin par la terre ; et celui qui est composé des deux autres par la lune, qui participe de la terre et du soleil. Ils tenaient de ces principes leur forme et leur manière de se mouvoir, qui est sphérique.

Leurs corps étaient robustes et vigoureux et leurs courages élevés ; ce qui leur inspira l'audace de monter jusqu'au ciel et de combattre contre les dieux,

ainsi qu'Homère l'écrit d'Ephialtès et d'Otus, Jupiter examina avec les dieux le parti qu'il fallait prendre. L'affaire n'était pas sans difficulté : les dieux ne voulaient pas anéantir les hommes, comme autrefois les géants, en les foudroyant, car alors le culte et les sacrifices que les hommes leur offraient auraient disparu ; mais, d'un autre côté, ils ne pouvaient souffrir une telle insolence.

Enfin, après de longues réflexions, Jupiter s'exprima en ces termes : « Je crois avoir trouvé, dit-il, un moyen de conserver les hommes et de les rendre plus retenus, c'est de diminuer leurs forces. Je les séparerai en deux par là, ils deviendront faibles ; et nous aurons encore un autre avantage, ce sera d'augmenter le nombre de ceux qui nous servent : ils marcheront droits, soutenus de deux jambes seulement ; et si, après cette punition, ils conservent leur audace impie et ne veulent pas rester en repos, je les séparerai de nouveau, et ils seront réduits à marcher sur un seul pied, comme ceux qui dansent sur des outres à la fête de Bacchus. »

Après cette déclaration, le dieu fit la séparation qu'il venait de résoudre ; et il la fit de la manière que l'on coupe les oeufs lorsqu'on veut les saler, ou qu'avec un cheveu on les divise en deux parties égales. Il commanda ensuite à Apollon de guérir les plaies, et de placer le visage et la moitié du cou du côté où la séparation avait été faite : afin que la vue de ce châtiment les rendît plus modestes. Apollon mit le visage du côté indiqué, et ramassant les peaux coupées sur ce qu'on appelle aujourd'hui le ventre, il les réunit à la manière d'une bourse que l'on ferme, n'y laissant au milieu qu'une ouverture qu'on appelle nombril. Quant aux autres plis, qui étaient en très-grand nombre, il les polit, et façonna la poitrine avec un instrument semblable à celui dont se servent les cordonniers pour polir le cuir des souliers sur la forme, et laissa seulement quelques plis sur le ventre et le nombril, comme des souvenirs de l'ancien châtiment. Cette division étant faite, chaque moitié cherchait à rencontrer celle dont elle avait été séparée ; et, lorsqu'elles se trouvaient toutes les deux, elles s'embrassaient et se joignaient avec une telle ardeur, dans le désir de rentrer dans leur ancienne unité, qu'elles périssaient dans cet embrassement de faim et d'inaction, ne voulant rien faire l'une sans l'autre. Quand l'une des deux moitiés périssait, celle qui subsistait en cherchait une autre, à laquelle elle s'unissait de nouveau, soit que ce fût la moitié d'une femme entière, ce que nous appelons maintenant une femme, soit que ce fût une moitié d'homme : et ainsi la race allait s'éteignant.

Jupiter, ému de pitié, imagine un autre expédient : il met par-devant les organes de la génération, car auparavant ils étaient par derrière : on concevait et l'on répandait la semence, non l'un dans l'autre, mais à terre, comme les cigales. Jupiter mit donc les organes par-devant, et, de cette manière, la conception se fit par la conjonction du mâle et de la femelle. Alors si l'union se trouvait avoir lieu entre l'homme et la femme, des enfants en étaient le fruit, et, si le mâle venait à s'unir au mâle, la satiété les séparait bientôt, et les renvoyait à leurs travaux et aux autres soins de la vie.

De là vient l'amour que nous avons naturellement les uns pour les autres : il nous ramène à notre nature primitive, il fait tout pour réunir les deux moitiés et pour nous rétablir dans notre ancienne perfection. Chacun de nous n'est donc qu'une moitié d'homme qui a été séparée de son tout de la même manière qu'on coupe une sole en deux. Ces moitiés cherchent toujours leurs moitiés. Les hommes qui proviennent de la séparation de ces êtres composés qu'on appelait androgynes aiment les femmes ; et la plupart des adultères appartiennent à cette espèce, à laquelle appartiennent aussi les femmes qui aiment les hommes et violent les lois de l'hymen. Mais les femmes qui proviennent de la séparation des femmes primitives ne font pas grande attention aux hommes, et sont plus portées vers les femmes : à cette espèce appartiennent les tribades. De même, les hommes qui proviennent de la séparation des hommes primitifs recherchent le sexe masculin. Tant qu'ils sont jeunes, ils aiment les hommes : ils se plaisent à coucher avec eux et à être dans leurs bras : ils sont les premiers parmi les adolescents et les adultes, comme étant d'une nature beaucoup plus mâle. C'est bien à tort qu'on les accuse d'être sans pudeur, car ce n'est pas faute de pudeur qu'ils agissent ainsi ; c'est parce qu'ils ont une âme forte, un courage mâle et un caractère viril qu'ils recherchent leurs semblables : et ce qui le prouve, c'est qu'avec l'âge ils se montrent plus propres que les autres à servir l'Etat. Devenus hommes, à leur tour ils aiment les jeunes gens ; et s'ils se marient, s'ils ont des enfants, ce n'est pas que la nature les y porte, c'est que la loi les y contraint. Ce qu'ils aiment, c'est de passer leur vie les uns avec les autres dans le célibat. Que les hommes de ce caractère aiment ou soient aimés, leur unique but est de se réunir à qui leur ressemble. Lorsqu'il arrive à celui qui aime les jeunes gens ou à tout autre de rencontrer sa moitié, la sympathie, l'amitié, l'amour les saisit l'un et l'autre d'une manière si merveilleuse qu'ils ne veulent plus en quelque sorte se séparer, fût-ce pour un moment. Ces mêmes hommes, qui passent toute la vie ensemble, ils ne sauraient dire ce qu'ils veulent l'un de l'autre ; car, s'ils trouvent tant de douceur à vivre de la sorte, il ne paraît pas que les plaisirs des sens en soient la cause. Evidemment leur âme désire quelque autre chose qu'elle ne peut exprimer, mais qu'elle devine et qu'elle donne à entendre. Et quand ils sont couchés dans les bras l'un de l'autre, si Vulcain, leur apparaissant avec les instruments de son art, leur disait : « O hommes, qu'est-ce que vous demandez réciproquement ? » et que, les voyant hésiter, il continuât à les interroger ainsi : « Ce que vous voulez, n'est-ce pas d'être tellement unis ensemble que ni jour ni nuit vous ne soyez jamais l'un sans l'autre ? Si c'est là ce que vous désirez, je vais vous fondre et vous mêler de telle façon que vous ne serez plus deux personnes, mais une seule, et que, tant que vous vivrez, vous vivrez d'une vie commune, comme une seule personne, et que, quand vous serez morts, là aussi, dans la mort, vous serez réunis de manière à ne pas faire deux personnes, mais une seule. Voyez donc encore une fois si c'est là ce que vous désirez, et ce qui peut vous rendre parfaitement heureux ? » oui, si Vulcain leur tenait ce discours, il est certain qu'aucun d'eux ne refuserait ni ne répondrait qu'il désire autre chose, persuadé

L'humanité, selon ce philosophe imaginatif, n'était pas, à l'origine, divisée en mâles et femelles comme à présent mais chaque individu était composé des deux sexes et était en lui-même à la fois le mari et la femme fondus en une seule créature vivante. Cette union, sans aucun doute, était très parfaite et les parties s'ajustaient très bien ensemble puisqu'il en résultait une parfaite harmonie entre l'homme et la femme malgré cette obligation d'être des compagnons inséparables. Si grands étaient l'harmonie et le bonheur qui en découlaient que les ANDROGYNES (ainsi les appelait PLATON) ou HOMMES-FEMMES [4] devinrent insolents à force de prospérité et se rebellèrent contre les Dieux. Pour les punir de leur témérité, JUPITER ne trouva pas de meilleur expédient que de séparer la partie mâle de la partie femelle et de faire de ce composé qui était avant si parfait deux êtres imparfaits. De là l'origine de l'homme et de la femme comme créatures distinctes. Mais, malgré cette division, si vif est notre souvenir du bonheur dans nous jouissions dans cet état premier que nous ne pouvons jamais trouver le repos dans cette [nouvelle] situation. Chaque moitié recherche continuellement dans toute l'espèce humaine la moitié dont elle a été séparée et, quand ces deux moitiés se rencontrent, elles se réunissent avec la plus grande tendresse et la plus grande sympathie. Mais il arrive souvent qu'elles se trompent sur ce point, qu'elles prennent pour leur moitié un être qui ne leur correspond pas du tout et que les deux parties ne s'emboîtent pas, ne se joignent pas, comme il est courant dans le cas des fractures. Dans ce cas, l'union est vite dissoute et chaque partie se détache de nouveau pour partir en quête de sa moitié perdue, essayant de se joindre à toutes celles

qu'il vient d'entendre exprimer ce qui de tout temps était au fond de son âme : le désir d'être uni et confondu avec l'objet aimé de manière à ne plus former qu'un seul être avec lui. La cause en est que notre nature primitive était une, et que nous étions un tout complet. On donne le nom d'amour au désir et à la poursuite de cet ancien état. » (Traduction française Dacier & Grou, révisée et augmentée de notes par A. Saisset (1892)) (NdT)

[4] On remarque que Hume ne dit rien des hommes-hommes et des femmes-femmes alors que le récit platonicien expliquait ainsi l'amour homosexuel. (NdT)

qu'elle rencontre, sans aucun repos, jusqu'au moment où une parfaite sympathie avec sa partenaire montre que ses efforts ont enfin étaient couronnés de succès.

Si j'étais disposé à poursuivre cette fiction de PLATON qui explique d'une manière si agréable l'amour réciproque entre le sexes, je le ferais par l'allégorie suivante.

Quand JUPITER eut séparé le mâle de la femelle et eut réprimé leur orgueil et leur ambition par une opération aussi sévère, il ne put que se repentir de la cruauté de sa vengeance et éprouva de la compassion pour ces pauvres mortels qui étaient désormais incapables de repos ou de tranquillité. Endurant de tels désirs, de telles angoisses et de tels besoins, ils en vinrent à maudire leur création et à juger l'existence elle-même comme une punition. C'est en vain qu'ils avaient recours à d'autres occupations et à d'autres amusements, en vain qu'ils recherchaient tous les plaisirs des sens et tous les raffinements de la raison. Pour remédier à ce désordre et pour donner au moins quelque confort à la race humaine dans cet état de délaissement, JUPITER envoya sur terre AMOUR et HYMENEE pour recueillir les moitiés séparées et les raccommoder de la meilleure façon possible. Ces deux divinités trouvèrent une disposition si prompte chez les hommes à être réunis comme ils l'étaient dans leur premier état que leur ouvrage connut un succès étonnant pendant un certain temps, jusqu'à ce que, finalement, à cause de nombreux accidents malheureux, la dissension apparût entre eux. Le conseiller principal et favori d'HYMENEE était SOUCI, qui emplissait constamment la tête de son patron de projets d'avenir, une situation, une famille, des enfants, des serviteurs, de sorte qu'ils ne regardaient guère autre chose quand ils formaient des couples. D'autre part, AMOUR avait choisi comme favori PLAISIR, qui était un conseilleur aussi pernicieux que SOUCI et qui ne permettait jamais à AMOUR de regarder au-delà de la satisfaction présente et provisoire et du contentement de l'inclination dominante. Ces deux favoris, en peu de temps, devinrent des ennemis irréconciliables et chacun se consacra uniquement à la

sape toutes les entreprises de l'autre. A peine AMOUR s'était-il fixé sur deux moitiés qu'il recollait ensemble pour former une union étroite que SOUCI s'insinuait, amenant HYMENEE avec lui, et dissolvait l'union formée par AMOUR en joignant chaque moitié à une autre moitié qu'il avait prévue pour elle. Pour se venger de cela, PLAISIR se glissait auprès d'un couple déjà joint par HYMENEE et, appelant AMOUR à l'aide, ils s'arrangeaient discrètement pour joindre par des liens secrets chaque moitié à une moitié qu'HYMENEE ne connaissait absolument pas. Il ne fallut pas longtemps pour que les pernicieuses conséquences de cela se fissent sentir et ses plaintes s'élevèrent jusqu'au trône de JUPITER qui fut obligé de sommer les fautifs de paraître devant lui pour donner une explication de leurs agissements. Après avoir écouté les deux plaidoiries, il ordonna une réconciliation immédiate entre AMOUR et HYMENEE, seul moyen de rendre l'humanité heureuse et, pour être certain que cette réconciliation serait durable, il les enjoignit de ne jamais réunir des moitiés sans consulter leurs favoris SOUCI et PLAISIR et sans obtenir le consentement des deux pour faire l'union. Si cet ordre est strictement observé, l'ANDROGYNE est parfaitement restauré et la race humaine jouit du même bonheur que celui qu'elle connaissait dans le premier état. La couture qui joint les deux êtres est à peine perceptible et les deux se combinent pour former une créature parfaite et heureuse.

David Hume,

“De l’étude de l’histoire”.

(1741 et éditions suivantes ; retiré en 1760)

Traduction de Philippe Folliot, 28 septembre 2007.

Retour à la table des matières

Il n’est rien que je ne recommande plus sérieusement à mes lectrices que l’étude de l’histoire car, parmi toutes les occupations, c’est celle qui convient le mieux à leur sexe et à leur éducation et elle est beaucoup plus instructive que les livres habituels de distraction et plus divertissante que les compositions sérieuses qu’on trouve habituellement dans leur boudoir. Parmi d’importantes vérités que l’histoire peut leur enseigner, il en est deux en particulier dont la connaissance peut grandement contribuer à leur tranquillité et à leur repos : *que* notre sexe, tout comme le leur, est loin d’être aussi parfait qu’elles sont portées à l’imaginer, et *que* l’amour n’est pas la seule passion qui gouverne les hommes, souvent vaincus par l’avarice, l’ambition, la vanité et mille autre passions. Si ce sont ces fausses représentations du genre humain sur ces points qui font que le beau sexe aime les romans et les histoires d’amour, je ne sais pas ; mais je dois avouer que je suis désolé de les voir avoir une telle aversion pour les faits réels et un tel appétit pour ce qui est faux. Je me souviens qu’une jeune beauté, pour qui j’éprouvais quelque passion, avait désiré que je lui envoie des romans et des histoires d’amour pour la divertir à la campagne mais je

n'eus pas la petitesse de tirer avantage de ce programme de lecture, étant résolu à ne pas user contre elle d'armes empoisonnées. Je lui envoyai donc les *Vies* de Plutarque tout en lui assurant qu'il n'y avait pas dans ce livre, de la première page à la dernière, un seul mot de vrai. Elle le lut très attentivement jusqu'à ce qu'elle en vint à Alexandre et à César dont elle avait entendu les noms par hasard et elle me renvoya alors le livre en me reprochant beaucoup de l'avoir trompée.

On peut certes me dire que le beau sexe n'a pas une aversion pour l'histoire telle que je l'ai représentée pourvu qu'il s'agisse d'histoire *secrète* qui contienne certaines affaires mémorables propres à piquer la curiosité des femmes. Mais, comme je constate que la vérité, qui est la base de l'histoire, n'est absolument pas prise en considération dans ces anecdotes, je ne peux reconnaître ce goût comme une preuve de leur passion pour cette étude. Quoi qu'il en soit, je ne vois pas pourquoi la même curiosité ne pourrait pas recevoir une direction plus appropriée et les conduire à vouloir s'informer de l'histoire de ceux qui vécurent dans les époques passées et de leurs contemporains. Qu'importe à Cléore que Fulvie ait ou n'ait pas un commerce amoureux avec Philandre ! Ne prendrait-elle pas autant de plaisir en apprenant (ce que l'on murmure parmi les historiens) que la sœur de Caton donna la paternité de son fils Marcus Brutus à son mari alors qu'il était le fils de son amant. Et les amours de Messaline et de Julie ne sont-ils pas des sujets de conversation aussi bons que les intrigues que cette cité a produites ces dernières années ?

Mais je ne sais comment il se fait que je me sois laissé entraîner dans une sorte de raillerie contre les femmes, à moins, peut-être, qu'elle ne vienne de la même cause que celle qui fait que la personne favorite d'un groupe est souvent l'objet de ses moqueries et plaisanteries bon enfant. Nous aimons nous adresser de telle ou telle manière à une personne qui nous est agréable tout en présumant que rien ne peut être mal pris par quelqu'un qui est assuré de la bonne opinion et de l'affection de tous ceux qui sont présents. Je vais maintenant traiter mon sujet plus sérieusement, j'indiquerai les nombreux avantages qui

découlent de l'étude de l'histoire et montrerai qu'elle convient bien à tout le monde mais surtout à ceux qu'une complexion fragile ou une éducation insuffisante a éloignés des études plus difficiles. Les avantages de l'étude de l'histoire sont de trois sortes : elle divertit l'imagination, améliore l'entendement et renforce la vertu.

En réalité, y a-t-il un divertissement plus agréable pour l'esprit que d'être transporté dans les époques les plus lointaines et d'observer la société humaine dans son enfance faisant les premiers essais timides dans le domaine des arts et des sciences ; de voir la politique du gouvernement et la civilité des relations se raffiner par degrés et tous les agréments de la vie humaine avancer vers la perfection ; de remarquer la naissance, le progrès, le déclin et l'extinction finale des empires les plus prospères, les vertus qui ont contribué à leur grandeur et les vices qui les ont menés à la ruine ? Bref, de voir pour ainsi dire toute la race (race) humaine, depuis l'origine, défiler sous nos yeux, apparaître sous ses vraies couleurs et sans aucun de ces déguisements qui troublent le jugement des observateurs de chaque époque. Peut-on imaginer un spectacle aussi magnifique, aussi varié et aussi intéressant ? Avec quel amusement des sens ou de l'imagination peut-on le comparer ? Allons-nous préférer ces passe-temps frivoles qui absorbent tant de temps comme plus satisfaisants ou plus dignes de retenir notre attention ? Comme le goût de celui qui pourrait faire un aussi mauvais choix de plaisirs serait perverti !

Mais l'histoire est un domaine très instructif de la connaissance autant qu'un agréable amusement. Une grande partie de ce que nous appelons communément l'*érudition*, à laquelle nous donnons une si haute valeur, n'est rien que la connaissance des faits historiques. C'est aux hommes de lettres qu'il revient d'avoir cette connaissance approfondie mais je pense vraiment qu'il est impardonnable, quels que soient le sexe et la condition, de ne pas connaître l'histoire de son propre pays, ainsi que l'histoire de la Rome et de la Grèce de l'antiquité. Une femme peut bien avoir de bonnes manières dans sa conduite et même avoir une certaine vivacité d'esprit mais, si son es-

prit est dénué de cette connaissance, il est impossible que sa conversation puisse offrir un agrément aux hommes de bon sens et de réflexion.

Je dois ajouter que l'histoire, non seulement est une partie estimable de notre savoir, mais aussi ouvre la voie à de nombreuses autres parties et offre des matériaux à la plupart des sciences. Et, en vérité, si nous considérons la brièveté de la vie humaine et notre connaissance limitée, même de ce qui se passe de notre vivant, nous devons être conscients que nous serions des enfants du point de vue de l'intelligence s'il n'y avait pas cette invention qui étend notre expérience à toutes les époques passées et aux nations les plus lointaines, les faisant contribuer autant à nos progrès en sagesse que si elles se trouvaient actuellement sous nos yeux. Un homme qui connaît l'histoire peut, à certains égards, être dit avoir vécu depuis l'origine du monde et avoir bénéficié à chaque siècle de continuels ajouts à son stock de connaissances.

Il y a aussi, dans cette expérience acquise par l'histoire, un avantage supérieur à ce que nous apprend la pratique du monde, c'est qu'elle nous donne la connaissance des affaires humaines sans diminuer le moins du monde les sentiments de vertu les plus délicats. Et, à vrai dire, je ne connais aucune étude ou occupation aussi irréprochable que l'histoire sur ce point. Les poètes peuvent peindre la vertu sous les couleurs les plus charmantes mais, comme ils s'adressent entièrement aux passions, ils deviennent souvent les avocats du vice. Même les philosophes sont susceptibles de s'égarer dans la subtilité de leurs spéculations, et nous en avons vu certains aller jusqu'à nier la réalité de toutes les distinctions morales. Mais je pense – et c'est une remarque digne d'attention des penseurs spéculatifs – que les historiens ont été presque sans exception les véritables amis de la vertu et qu'ils l'ont toujours représentée sous ses vraies couleurs, même s'ils se sont trompés en jugeant certaines personnes. Machiavel lui-même révèle un véritable sentiment de vertu dans son histoire de Florence. Quand il parle en tant que *politique*, dans ses raisonnements généraux,

il considère que le poison, l'assassinat et le parjure sont des moyens légitimes du pouvoir mais, quand il parle en tant qu'*historien*, dans ses narrations particulières, il montre en de nombreux passages une indignation si vive contre le vice et une approbation si chaleureuse de la vertu que je ne peux m'empêcher de lui appliquer cette remarque d'Horace, que, si vous chassez la nature, même avec la plus grande indignité, elle vous revient toujours [5]. Cet accord des historiens en faveur de la vertu n'est absolument pas difficile à expliquer. Quand un homme qui se lance dans quelque affaire entre dans la vie et l'action, il est porté à considérer les caractères des hommes en rapport avec son intérêt plutôt que ces caractères tels qu'ils sont en eux-mêmes, et son jugement est toujours faussé par la violence de sa passion. Quand un philosophe contemple les caractères et les mœurs au fond de son cabinet, la vue générale et abstraite des objets laisse son esprit si froid et si insensible que les sentiments naturels ne jouent aucun rôle et qu'il ne ressent guère la différence entre le vice et la vertu. L'histoire garde un juste milieu entre ces extrêmes et place les objets dans leur véritable perspective. Les historiens, tout comme les lecteurs, sont suffisamment intéressés par les caractères et les événements pour éprouver un vif sentiment de blâme ou de louange mais, en même temps, aucun intérêt ou souci particulier ne vient pervertir leur jugement.

Veræ voces tum demum pectore ab imo
Eliciuntur. (Lucrèce) [6]

---

[5] Naturam expellas furca tamen usque recurret (Horace, *Epîtres*, I, 10, 12) (NdT)

[6] « car alors seulement les véritables voix jaillissent du fond du cœur » *De rerum natura*, III, 57-58 (NdT)

David Hume,
“De l’avarice”.

(1741 et éditions suivantes ; retiré en 1768)

Traduction de Philippe Folliot, 28 septembre 2007.

Retour à la table des matières

Il est aisé d’observer que les auteurs comiques exagèrent tous les caractères et peignent leur sot ou leur poltron avec des traits plus appuyés que ceux qu’on trouve dans la nature. Cette sorte de peinture morale pour la scène a souvent été comparée à la peinture des coupoles et des plafonds, quand les couleurs sont surchargées et que chaque partie est peinte excessivement large, au-delà de la taille naturelle. Les figures semblent monstrueuses et disproportionnées quand elles sont vues de trop près mais elles redeviennent naturelles et régulières quand elles sont placées à distance et selon le point de vue sous lequel elles sont censées être regardées. Pour une raison identique, quand des caractères sont montrés dans des représentations théâtrales, le manque de réalité éloigne d’une certaine manière les personnages et les rend plus froids et moins amusants. Il est donc nécessaire de compenser ce manque de substance par la force des couleurs. Ainsi, dans la vie courante, nous voyons que, quand un homme se permet de s’éloigner de la vérité dans son récit, il ne peut jamais demeurer dans les bornes de la vraisemblance mais ajoute encore certains faits nouveaux pour rendre son histoire plus merveilleuse et pour satisfaire son imagination.

Deux hommes habillés de bougran deviennent onze hommes selon Sir John Falstaff avant la fin de son récit.

Il n'est qu'un vice qu'on puisse trouver dans la vie avec des traits aussi appuyés et des couleurs aussi hautes que celles que doit employer un satiriste ou un poète comique, c'est l'avarice. Tous les jours, nous rencontrons des hommes qui ont une fortune immense, qui sont sans héritiers et qui, au bord même du tombeau, se refusent aux nécessités les plus communes de la vie et continuent à entasser possessions sur possessions sous les pressions réelles de la plus profonde pauvreté. On raconte qu'un vieil usurier était à l'agonie et qu'un prête lui présenta le crucifix pour le culte. Il ouvrit les yeux un moment et, avant d'expirer, considéra le crucifix et s'écria : *Ces pierres sont fausses, je ne peux prêter que dix pistoles sur ce gage*. C'est probablement l'invention de quelque faiseur d'épigrammes et pourtant, chacun, par sa propre expérience, peut se rappeler des cas presque aussi forts de persévérance dans l'avarice. On rapporte souvent qu'un fameux grippe-sou de la ville, se sachant à l'agonie, envoya chercher des magistrats et leur remit un billet de cent livres sterling payables après son décès, laquelle somme devant être consacrée à des œuvres charitables. À peine étaient-ils sortis qu'il les fit rappeler et leur offrit la somme en liquide s'ils voulaient la rabattre de cinq livres. Un autre avare, connu dans le nord, qui avait l'intention de déposséder ses héritiers et de laisser sa fortune à la construction d'un hôpital, repoussait de jour en jour la rédaction de son testament ; et on peut penser que, si ceux qui avaient intérêt à la rédaction de ce testament n'en avaient pas payé les frais, le vieil avare serait mort intestat. Bref, aucun des plus furieux excès de l'amour et de l'ambition ne peut être comparé aux excès de l'avarice.

La meilleure excuse qu'on puisse donner à l'avarice est qu'elle prévaut généralement chez les vieillards ou chez les hommes d'un tempérament froid, quand toutes les autres affections sont éteintes. L'esprit, incapable de demeurer sans quelque passion ou quelque objectif finit par trouver cette passion absurde et monstrueuse qui

convient à la froideur et à l'inactivité de son tempérament. En même temps, il semble très extraordinaire qu'une passion aussi froide et terne puisse nous entraîner plus loin que la chaleur de la jeunesse et du plaisir. Mais, si nous considérons la chose de plus près, nous verrons que c'est cette circonstance même qui rend plus aisée l'explication de ce cas. Quand le tempérament est chaud et plein de vigueur, il s'élance naturellement dans plus d'une direction et produit des passions inférieures qui, à un certain degré, contrebalancent son inclination prédominante. Il est impossible qu'une personne de ce tempérament, même si elle tend à quelque but, soit privée de tout sens de la honte ou de tout souci des opinions d'autrui. Ses amis doivent avoir sur elle une certaine influence et d'autres considérations sont susceptibles d'avoir leur poids. Tout cela sert à la maintenir dans certaines limites. Mais il n'est pas étonnant qu'un avare, avec un tempérament froid, sans souci de sa réputation, de l'amitié ou du plaisir, soit entraîné si loin par sa passion dominante et qu'il manifeste cette passion dans des circonstances aussi étonnantes que celles dont nous parlions.

C'est pourquoi aucun vice n'est aussi incorrigible que l'avarice et, quoiqu'il n'y ait guère eu de moraliste ou de philosophe qui, depuis le début des temps, ne lui ait décoché ses traits, il est difficile de trouver un seul cas de guérison par ce type de critique. Pour cette raison, je suis plus enclin à approuver ceux qui l'attaquent avec esprit et humour plutôt que ceux qui en traitent d'une manière sérieuse. Il y a si peu d'espoirs de faire quelque chose pour les gens infectés par ce vice que je voudrais du moins divertir le reste des hommes par ma manière de le présenter car, en vérité, il n'est aucun genre de distraction, semble-t-il, qu'ils ne partagent si volontiers.

Parmi les fables de M. de la Motte, il en est une qui attaque l'avarice et qui me semble plus naturelle et plus facile que la plupart des fables de cet ingénieux auteur. Un avare, dit-il, mort et bien enterré, arriva aux rives du Styx, désirant qu'on le fît traverser avec les autres ombres des morts. Charon exigea le péage et il fut surpris de voir

l'avare, plutôt que de payer, se jeter dans le fleuve et nager vers l'autre rive malgré les cris et l'opposition qui pouvaient se manifester. Ce fut un tollé général dans tout l'enfer et chacun des juges méditait un châtiment à la hauteur d'un crime d'une conséquence aussi dangereuse pour les revenus de l'enfer. Serait-il enchaîné au rocher avec Prométhée ? Tremblerait-il au fond du précipice en compagnie des Danaïdes ? Aiderait-il Sisyphe à rouler sa pierre ? Non, dit Minos, aucun de ces châtiments ! Nous devons inventer un châtiment plus sévère. Qu'il soit renvoyé sur terre pour voir l'usage que ses héritiers font de ses richesses !

J'espère qu'on n'interprétera pas ceci comme le dessein de me mettre en opposition avec cet auteur réputé si je donne aux lecteurs une fable de mon cru pour présenter le même vice, fable qui m'a été suggérée par ces lignes de M. Pope :

Condamné aux mines, un même sort échoit
A l'esclave qui extrait l'or et à l'esclave qui le cache.

Notre vieille mère la Terre, un jour, porta plainte contre l'avarice devant le tribunal céleste à cause de ses conseils et avis méchants et malicieux pour tenter, persuader et traîtreusement séduire les enfants de la plaignante pour qu'ils commettent l'odieux crime de matricide : mutiler son corps et mettre ses entrailles sens dessus dessous pour extraire des trésors cachés. L'acte d'accusation fut très long et très prolixe et il nous faut omettre une grande partie des répétitions et des expressions synonymes pour ne pas trop lasser les lecteurs avec notre histoire. L'avarice, appelée devant Jupiter pour répondre de cette accusation, n'avait pas grand chose à dire pour sa propre défense. Le tort était clairement prouvé. Il est vrai que les faits étaient notoires et que le préjudice avait été fréquemment répété. Quand donc la plaignante demanda justice, Jupiter était tout à fait prêt à prononcer une sentence en sa faveur et, dans ce but, son décret fut que, puisque Dame Avarice, la défenderesse, avait porté un grave préjudice à Dame Terre, la plaignante, elle avait l'ordre, en vertu de ce jugement, de prendre le

trésor qu'elle avait dérobé avec félonie à la dite plaignante en mettant sens dessus dessous ses entrailles et de le lui restituer sans diminution ou rétention. En vertu de cette sentence, il s'ensuit, dit Jupiter aux témoins, que, à l'avenir, les serviteurs de l'avarice cacheront leurs richesses en les enterrant et redonneront ainsi à la Terre tout ce qu'ils lui ont pris.

David Hume,
“Des préjugés moraux”.

(1742 et retiré ensuite)

Traduction de Philippe Folliot, 28 septembre 2007.

Retour à la table des matières

Récemment a surgi parmi nous un groupe d’hommes qui s’efforcent de se distinguer en ridiculisant tout ce qui a semblé jusqu’alors sacré et vénérable aux yeux de l’humanité. La raison, la modération, l’honneur, l’amitié, le mariage sont les sujets permanents de leur insipide raillerie et même l’esprit public et le souci de notre nation sont traités de chimériques et romanesques. Si les plans de ces anti-réformateurs étaient appliqués, tous les liens de la société seraient rompus et on se laisserait aller à une hilarité et une gaieté licencieuses. Le compagnon de boisson serait préféré au frère ou à l’ami et cette prodigalité dissolue se paierait de la disparition de tout ce qui est estimable, dans le privé comme dans le public. Les hommes auraient si peu de considération pour ce qui se trouve au-delà d’eux-mêmes que, finalement, une libre constitution de gouvernement serait un plan impraticable chez les hommes et devrait dégénérer en un système universel de fraude et de corruption.

On peut observer une autre humeur chez certains prétendants à la sagesse qui, si elle n’est pas aussi pernicieuse que la vaine et irritable humeur ci-dessus mentionnée, a cependant un très mauvais effet chez

ceux qui s'y laissent aller. Je veux parler de ce grave effort philosophique vers la perfection qui, sous prétexte de réformer les préjugés et les erreurs, blesse tous les plus chers sentiments du cœur et tous les penchants et les instincts utiles qui puissent gouverner une créature humaine. Chez les anciens, ce sont les stoïciens qui se firent remarquer par cette folie et je souhaiterais que, en ces temps derniers, certains des plus vénérables caractères ne les aient pas copiés si fidèlement sur ce point. Les sentiments tendres ou vertueux, ou les préjugés, si vous voulez, ont eu beaucoup à souffrir de ces réflexions quand un sombre orgueil et un sombre mépris de l'humanité ont pris leur place et qu'on a les considérés comme la plus grande sagesse, alors qu'il s'agissait de la folie la plus extrême. *Statyllius*, que *Brutus* sollicitait pour faire partie de la noble bande qui frappa le coup céleste pour la liberté de Rome, refusa de les accompagner et dit *que tous les hommes étaient fous ou insensés et qu'ils ne méritaient pas qu'un sage se troublât l'esprit pour eux*.

Mon lecteur instruit se souviendra aisément de la raison que donna un ancien philosophe de ne pas se réconcilier avec son frère qui sollicitait son amitié. Il était trop philosophe pour penser que le lien de naissance par les mêmes parents devait avoir une quelconque influence sur un esprit raisonnable, et il exprima son sentiment d'une façon telle que je ne juge pas correct de répéter son propos. Quand votre ami est dans l'affliction, dit *Epictète*, vous pouvez feindre de sympathiser avec lui si cela le soulage mais faites attention de ne pas permettre à la compassion de pénétrer dans votre cœur ou de troubler cette tranquillité qui est la perfection de la sagesse. Quand il fut malade, les amis de *Diogène* lui demandèrent ce qu'il fallait faire de lui après sa mort. *Jetez-moi dans les champs*, dit-il. *Quoi*, répondirent-ils, *exposé aux oiseaux et aux bêtes ! Mais non, placez un bâton près de moi pour que je me défende. Et pourquoi cela*, dirent-ils, *tu n'auras plus ni sensation ni pouvoir d'en faire usage ! Alors, si les bêtes me dévorent*, s'écria-t-il, *souffrirai-je davantage ?* Parmi les paroles de ce philosophe, je n'en connais aucune qui montre avec plus d'évidence la vivacité et la férocité de son tempérament.

Comme furent différentes les maximes par lesquelles se conduisit *Eugénius* ! Dans sa jeunesse, avec les efforts les plus inlassables, il s'appliqua à l'étude de la philosophie, et rien n'était capable de l'en distraire, sauf quand se présentait l'occasion de rendre service à ses amis ou de satisfaire quelque homme de mérite. Quand il eut environ trente ans, il se détermina à quitter la libre vie de célibataire (en laquelle il aurait été disposé à demeurer) en considérant qu'il était le dernier membre d'une ancienne famille qui s'éteindrait s'il mourait sans enfants. Il choisit pour femme la belle et vertueuse *Emira* qui, après avoir été le réconfort de sa vie pendant de nombreuses années, s'acquitta finalement de ce que l'on doit universellement à la nature. Dans une affliction aussi profonde, rien ne put le soutenir, sinon la consolation que lui apportaient ses enfants qui lui devinrent désormais encore plus chers en raison du décès de leur mère. Une fille en particulier était sa favorite et la joie secrète de son âme parce que ses traits, son air, sa voix rappelaient à lui à tout instant le tendre souvenir de son épouse, ce qui remplissait ses yeux de larmes. Il cachait cette partialité autant qu'il pouvait et seuls ses amis intimes en avaient connaissance. A eux, il révélait sa tendresse pour elle et il n'était pas philosophe avec assez d'affectation pour lui donner le nom de faiblesse. Ses amis savaient qu'il continuait à célébrer l'anniversaire d'*Emira* avec des pleurs et le tendre et fervent souvenir des plaisirs passés, tout comme, de son vivant, il le fêtait dans la joie et la fête. Ils savaient qu'il conservait son portrait avec le plus grand soin et portait tout près de son cœur une miniature qui la représentait. Ils savaient aussi que, dans son testament, il avait laissé des ordres pour que, quel que fût l'endroit du monde où il mourrait, son corps fût ramené et placé dans le même tombeau qu'elle ; et qu'un monument devait être érigé au-dessus d'eux et que leur amour et bonheur réciproques devaient être célébrés dans une épitaphe qu'il avait composée lui-même dans ce but.

Il y a quelques années, je reçus une lettre d'un ami qui voyageait à l'étranger et je vais ici la communiquer au public. Je pense qu'elle est

assez extraordinaire et elle contient un tel exemple d'esprit philosophique qu'elle peut montrer qu'il ne faut pas se détourner des maximes communes de conduite et de comportement quand on recherche de façon raffinée le bonheur et la perfection. Depuis, je me suis assuré que cette histoire correspond bien à des faits réels.

Paris, le 2 août 1737

Monsieur,

Je sais que vous êtes plus curieux des hommes que des monuments et que vous préférez être informé des histoires privées plutôt que des transactions publiques. C'est pourquoi je pense que l'histoire suivante qui, dans la ville, est le sujet général de conversation, vous divertira assez.

Une jeune femme, ayant naissance et fortune et disposant entièrement de sa propre personne, demeura longtemps dans la résolution de vivre seule malgré différentes propositions avantageuses qui s'offrirent à elle. Elle s'était déterminée à faire ce choix après avoir observé les nombreux mariages malheureux de ses connaissances et entendu les plaintes de ses amies femmes au sujet de la tyrannie, de l'inconstance, de la jalousie ou de l'indifférence de leurs maris. Femme à l'esprit solide, possédant une manière de penser peu commune, elle n'eut aucune difficulté à former et conserver cette résolution et elle ne pouvait soupçonner en elle une faiblesse qui la tenterait de s'en détourner. Elle avait cependant nourri le puissant désir d'avoir un fils et elle était résolue à faire de son éducation le principal souci de sa vie, ce qui remplacerait les autres passions auxquelles elle était décidée à renoncer. Elle poussait sa philosophie à une extrémité si peu commune qu'elle ne trouva aucune contradiction entre ce désir et sa résolution. Parmi les hommes qu'elle connaissait, elle chercha avec beaucoup d'attention celui dont le caractère et la personne lui agréeraient mais il lui fut impossible de se satisfaire sur ce point. Enfin, se trouvant au théâtre un soir, elle aperçut au parterre un jeune homme du visage le plus séduisant et du port le plus modeste et elle ressentit une telle attirance pour lui qu'elle eut l'espoir qu'il était la personne

qu'elle recherchait vainement depuis si longtemps. Elle lui dépêcha immédiatement un serviteur pour lui faire savoir qu'elle désirait qu'il la visitât le lendemain matin. Le jeune homme était comblé par ce message et ne pouvait maîtriser sa joie de recevoir cette avance d'une femme d'une telle beauté, d'une telle réputation et d'une telle qualité. C'est pourquoi il fut très déçu quand il trouva une femme qui ne lui permettait aucune liberté et qui, malgré son attitude obligeante, l'intimidait et le confinait dans les limites d'un discours et d'une conversation raisonnables. Elle semblait pourtant prête à devenir son amie et elle lui dit que sa compagnie lui ferait toujours plaisir à chaque fois qu'il aurait une heure à lui accorder. Il ne se fit pas prier pour renouveler ses visites, si frappé qu'il était par son esprit et sa beauté qu'il eût été malheureux s'il avait dû être privé de sa compagnie. Chaque nouvelle visite ne servait qu'à enflammer davantage sa passion et lui donner davantage l'occasion d'admirer sa personne et son intelligence et de se réjouir de la chance qu'il avait. Il était cependant inquiet quand il considérait la disproportion de naissance et de fortune entre eux et son malaise ne se dissipait pas, même quand il réfléchissait à la façon extraordinaire dont leur relation avait commencé. Notre héroïne philosophe, pendant ce temps, découvrait que les qualités personnelles de son amant ne faisaient pas mentir sa physionomie, de sorte que, jugeant qu'il était inutile de le tester davantage, elle trouva une occasion appropriée de lui communiquer toute son intention. Leur relation se prolongea un certain temps, jusqu'à ce que, finalement, ses souhaits fussent couronnés de succès et qu'elle devînt la mère d'un fils qui allait désormais être l'objet de ses soins et de ses soucis. Elle eût avec joie conservé cette amitié avec le père de l'enfant mais, pensant qu'il était un amant trop passionné pour demeurer dans les bornes de l'amitié, elle fut obligée de se faire violence. Elle lui envoya une lettre à laquelle elle avait joint un titre de rente de mille couronnes, lui demandant en même temps de ne jamais la revoir et, si possible, d'oublier toutes ses faveurs et familiarités passées. Il fut foudroyé en recevant le message et, ayant essayé en vain tous les moyens qui peuvent vaincre la résolution d'une femme, il se résolut finalement à l'attaquer sur son point faible. Il lui fit un procès devant le parlement de Paris, réclamant son fils qu'il prétendait avoir un droit d'éduquer comme il l'entendait, ceci conformément aux maximes habituelles de la loi dans ce cas. De son côté, elle plaida leur accord exprès avant leur relation et elle prétendit qu'il avait renoncé à réclamer tout fruit

pouvant naître de leurs étreintes. On ne sait pas encore comment le parlement se déterminera sur ce cas extraordinaire qui est un casse-tête pour tous les hommes de loi et les philosophes. Dès que l'affaire sera décidée, je vous en informerai et je ne manquerai pas une occasion de me déclarer, comme je le fais à présent,

Monsieur,
Votre très humble serviteur.

David Hume,
“De la condition moyenne”.

(1742 et retiré ensuite)

Traduction de Philippe Folliot, 28 septembre 2007.

Retour à la table des matières

La morale de la fable qui suit se découvrira facilement sans qu’il soit besoin de l’expliquer. Une rivière en rencontra une autre avec qui elle avait été longtemps liée d’amitié et s’adressa bruyamment à elle, pleine d’arrogance et de mépris. Quoi, frère, encore dans la même condition ! Toujours en bas et rampant ! N’as-tu pas honte quand tu me vois, moi qui étais récemment dans la même condition que toi et qui suis devenu un grand fleuve qui pourra bientôt rivaliser avec le Danube ou le Rhin, pourvu que ces pluies amicales qui ont négligé tes berges (banks) continuent à favoriser les miennes ? C’est très vrai, répliqua l’humble rivière, tu es certes désormais grand et gonflé mais tu es cependant plein de boue et il me semble que tu es quelque peu troublé (turbulent [7]). Je me contente de ma basse condition et de ma pureté.

[7] On songera bien sûr à l’étymologie latine du mot qui indique le sens que Hume entend donner ici à ce mot. L’idée est celle de l’agitation mais aussi celle du manque de pureté et d’ordre. (NdT)

Plutôt que de commenter cette fable, j'en profiterai pour comparer les différentes conditions de vie et convaincre ceux de mes lecteurs qui se trouvent dans la condition moyenne de s'en satisfaire car elle est la meilleure de toutes. Ces hommes forment la classe la plus nombreuse et on peut supposer qu'ils sont aptes à philosopher. Donc, tous les discours moraux doivent principalement leur être adressés. Les grands sont trop immergés dans le plaisir et les pauvres sont trop occupés à pourvoir aux nécessités de la vie pour écouter la voix tranquille de la raison. La condition moyenne est la plus heureuse à de nombreux égards, particulièrement parce qu'un homme qui la vit a tout le loisir de considérer son propre bonheur et d'en tirer souvent une jouissance en comparant sa situation avec celle des personnes qui se trouvent au-dessus ou au-dessous de lui.

La prière d'Agour est assez célèbre : « Je t'ai demandé deux choses, ne me les refuse pas avant que je meure. Eloigne de moi la vanité et le mensonge, ne me donne ni la pauvreté, ni la richesse, donne-moi la nourriture dont j'ai besoin ; de peur que, rassasié, je te renie et dise : qui est le seigneur ? ou que, pauvre, je vole et profane le nom de mon Dieu. » [8] La condition moyenne est ici justement recommandée comme offrant la plus complète sûreté pour la vertu, et je puis aussi ajouter qu'elle donne les plus larges occasions de l'exercer et d'employer toutes les bonnes qualités que nous pouvons posséder. Ceux qui se trouvent dans les classes inférieures ont peu l'occasion d'exercer d'autres vertus que la patience, la résignation, l'application au travail et la probité. Ceux qui se sont élevés dans les classes supérieures peuvent manifester pleinement leur générosité, leur humanité, leur affabilité et leur charité. Quand un homme se trouve entre ces deux extrêmes, il peut exercer les premières vertus envers ses supérieurs et les autres envers ses inférieurs. Toutes les qualités morales dont l'âme humaine est susceptible peuvent, chacune à leur tour, être mises en œuvre et un homme peut, de cette manière, être beaucoup

[8] Bible, Ancien Testament - King James version, Proverbes, prov.30, 7-9. (NdT)

plus certain de ses progrès dans la vertu que si ses bonnes qualités restaient en sommeil sans être employées.

Mais il existe une autre vertu qui semble principalement intervenir entre les égaux et qui, pour cette raison, semble destinée à la condition moyenne. Cette vertu est l'amitié. Je crois que la plupart des hommes d'un tempérament généreux sont portés à envier les grands quand ils constatent les larges occasions que ces personnes ont de faire du bien à leurs semblables et de gagner l'amitié et l'estime d'hommes de mérite. Les grands ne font pas d'avances en vain et ils ne sont pas obligés de se lier avec ceux pour qui ils n'éprouvent aucune affection alors que les gens des classes inférieures sont susceptibles de voir leurs témoignages d'amitié rejetés, même s'ils sont les plus désireux de voir leur affection bien reçue. Mais, quoique les grands aient plus de facilités pour gagner des amitiés, ils ne peuvent cependant pas être certains, comme les hommes de condition inférieure, de leur sincérité puisque les faveurs qu'ils accordent peuvent attirer la flatterie plutôt que la bienveillance et l'affection. On a très judicieusement remarqué que nous nous attachons plus par les services que nous rendons que par ceux que nous recevons et qu'un homme risque de perdre ses amis s'il les oblige trop. Je choisirais donc de me trouver dans la voie moyenne et de voir mes relations avec mes amis comportant autant d'obligations données que d'obligations reçues. J'ai beaucoup trop d'orgueil pour accepter que toutes les obligations se trouvent de mon côté, mais j'aurais peur, si elles se trouvaient seulement de leur côté, qu'ils aient aussi trop d'orgueil pour les accepter facilement et être pleinement satisfaits de ma compagnie.

Nous pouvons aussi noter que la condition moyenne est celle qui favorise le plus l'acquisition de la sagesse et de l'habileté et l'acquisition de la vertu, et qu'un homme ainsi situé a plus de chances qu'un homme d'une situation plus élevée de connaître les hommes et les choses. La vie humaine lui est plus familière et tout lui apparaît sous les couleurs naturelles. Il a davantage le loisir de faire ses observations et, de plus, ce mobile qu'est l'ambition le pousse dans ses en-

treprises car il sait qu'il ne saurait s'élever jusqu'à une distinction ou une éminence dans le monde sans ses propres efforts. Et je ne peux ici m'empêcher de faire une remarque qui pourra sembler quelque peu extraordinaire, à savoir que la Providence a sagement prévu que la condition moyenne serait la plus favorable aux progrès de nos facultés naturelles puisqu'il faut en réalité beaucoup plus d'aptitudes pour remplir les devoirs de cette condition que pour agir dans les plus hautes sphères de l'existence. Il faut plus de talents naturels et un génie plus puissant pour faire un bon avocat ou un bon médecin que pour faire un grand monarque. Prenons une race ou une lignée de rois dont la naissance seule donne un titre à la couronne, les rois anglais, par exemple, qui n'ont pas été jugés les rois les plus brillants de l'histoire. De la conquête à l'avènement du monarque actuel, nous pouvons compter vingt-huit souverains si nous omettons ceux qui sont morts avant la majorité. Parmi eux, on estime que huit furent des princes de grande valeur, le Conquérant, Henri II, Edouard Ier, Edouard III, Henri V, Henri VII, Elisabeth et le dernier roi Guillaume. Or je crois que personne n'admettra que, sur vingt-huit personnes, dans le cours commun des affaires humaines, huit soient susceptibles par nature de devenir de grands juges ou de grands avocats. Depuis Charles VII, dix monarques ont régné en France, à l'exception de François II. Cinq d'entre eux ont été jugés des princes de valeur, à savoir Louis XI, Louis XII et Louis XIV, François Ier et Henri IV. En bref, le gouvernement de l'humanité requiert bien une grande dose de vertu, de justice et d'humanité mais pas des talents extraordinaires. Un certain pape, dont j'ai oublié le nom, avait coutume de dire : *divertissons-nous, le monde se gouverne lui-même*. Il est certes des époques critiques, comme celle où vécut Henri IV et qui exigent la plus grande énergie car si ce monarque avait eu moins de courage et de capacités, il aurait été écrasé par le poids de la situation. Mais de telles circonstances sont rares et, même alors, la fortune finit par faire au moins la moitié du travail.

Puisque les professions courantes, comme celles d'avocat ou de médecin, requièrent des capacités égales, si ce n'est supérieures, à cel-

les qui s'exercent dans les plus hautes sphères de l'existence, il est évident que, pour briller en philosophie, en poésie ou en d'autres parties du savoir, il faut que l'âme sorte d'un moule encore plus fin. Le courage et l'esprit de décision sont surtout exigés d'un chef militaire, la justice et l'humanité d'un homme d'Etat mais il faut que l'intellectuel ait du talent et du génie. On trouve de grands généraux et de grands politiques à toutes les époques et dans tous les pays, même les plus barbares, et ils surgissent tout à coup. La Suède était plongée dans l'ignorance quand elle produisit Gustave Ericson et Gustave Adolphe, la Moscovie aussi quand apparut le Tsar ; et peut-être Carthage quand elle donna naissance à Hannibal. Mais l'Angleterre dut passer lentement par ses Spencer, Johnson, Waller et Dryden avant que ne surgisse un Addison ou un Pope. Un heureux talent pour les arts libéraux et les sciences est une sorte de prodige parmi les hommes. La nature doit offrir le plus riche génie qui puisse sortir de ses mains, l'éducation et l'exemple doivent le cultiver dès la plus tendre enfance et le travail doit le porter jusqu'à la perfection. Personne n'est surpris de voir un Kouli-Kan chez les Perses mais que naisse un Homère chez les Grecs en des temps si reculés, voilà qui nous étonne énormément.

Un homme ne peut pas montrer son génie militaire s'il n'a pas la chance de se voir confier un commandement et il arrive rarement que, dans un Etat ou un royaume, il y ait plusieurs hommes en même temps dans cette situation. Combien de Marlborough y eut-il dans l'armée confédérée qui ne furent jamais promus au commandement d'un régiment ? Mais je suis convaincu qu'il n'y eut qu'un Milton en Angleterre pendant ces cent dernières années parce que tout le monde peut exercer les talents de poète qu'il possède ; et personne ne pouvait les exercer avec d'aussi grands désavantages que ce divin poète. Si personne n'avait le droit d'écrire des vers à l'exception de celui qui aurait à l'avance été nommé lauréat, pourrions-nous espérer un poète en dix mille ans ?

Si nous avions à distinguer les classes d'hommes en fonction de leur génie et de leurs capacités plutôt que par leur vertu et leur utilité publique, les philosophes se disputeraient certainement la première place et devraient être placés au sommet du genre humain. Si rare est ce caractère que peut-être n'y en eut-il pas plus de deux qui peuvent y prétendre. Galilée et Newton me semblent du moins tant surpasser le reste que je ne saurais admettre que d'autres soient rangés dans la même classe qu'eux.

Les grands poètes peuvent prétendre à la seconde place et cette espèce de génie, quoique rare, est pourtant beaucoup plus fréquente que la première. Chez les poètes grecs qui nous sont restés, Homère seul semble mériter cette réputation ; chez les Romains, Virgile, Horace et Lucrèce ; chez les Anglais, Milton et Pope ; chez les Français Corneille, Racine, Boileau et Voltaire ; chez les Italiens, le Tasse et l'Arioste.

Les grands orateurs et les grands historiens sont sans doute plus rares que les grands poètes mais, comme les occasions d'exercer les talents requis pour l'éloquence ou d'acquérir les connaissances requises pour écrire l'histoire dépendent dans une certaine mesure de la fortune, nous ne pouvons affirmer que ces productions de génie soient plus extraordinaires que les précédentes.

Revenons de cette digression à notre sujet et montrons que la condition moyenne est plus favorable au bonheur aussi bien qu'à la vertu et la sagesse. Mais, comme les arguments qui le prouvent me semblent assez évidents, je ne me permettrai pas d'insister.

David Hume,
“Du genre essai”.

(1742 et retiré ensuite)

Traduction de Philippe Folliot, 28 septembre 2007.

Retour à la table des matières

La partie la plus distinguée de l’humanité, qui n’est pas immergée dans la simple vie animale mais qui utilise les opérations de l’esprit, peut se diviser en *érudits* et en *hommes de salon* [9]. Les érudits sont ceux qui ont choisi de se consacrer aux opérations les plus hautes et les plus difficiles de l’esprit qui requièrent du loisir et de la solitude et qui ne peuvent être amenées à la perfection sans longue préparation et dur labeur. Le monde des salons, à une disposition sociable et à un goût pour le plaisir, joint une inclination aux exercices de l’entendement plus faciles et plus légers, aux réflexions claires sur les affaires humaines et sur les devoirs de la vie courante, et à l’observation des défauts et des qualités des objets particuliers qui l’entourent. De tels sujets sont insuffisants pour une pensée solitaire et demandent plutôt, pour convenir à l’esprit, la compagnie et la conversation de nos semblables. Et c’est ce qui réunit les hommes en société où ils exposent leurs pensées et leurs observations du mieux qu’ils peuvent et où ils se donnent et reçoivent autant des informations que du plaisir.

---

[9] « conversible ». (NdT)

La séparation entre le monde érudit et le monde des salons semble avoir été le grand défaut de cette dernière époque et elle a eu une très mauvaise influence sur les livres et les salons car comment est-il possible de trouver des sujets de conversation propres à divertir des créatures rationnelles sans avoir parfois recours à l'histoire, à la poésie, à la politique et aux principes de la philosophie, du moins les plus évidents ? Toute notre conversation doit-elle n'être qu'une suite de potins et de vaines remarques ? L'esprit ne doit-il jamais s'élever plus haut et être perpétuellement

Assommé et usé par un bavardage sans fin
et Will a fait ceci, et Nan a fait cela.

Le temps passé en compagnie serait alors la moins divertissante et la moins profitable partie de notre existence.

D'un autre côté, l'érudition a beaucoup perdu à s'enfermer dans les collèges et les cabinets et à rester à l'écart du monde et de la bonne société. De cette façon, toutes les parties de ce que nous appelons les *Belles Lettres* [10] sont devenues totalement barbares, étant cultivées par des hommes sans goût pour la vie ou les manières et sans cette liberté et cette aisance d'esprit et d'expression qu'on ne peut acquérir que dans la conversation. Même la philosophie est allée à sa ruine par cette lugubre et solitaire méthode de travail et elle est devenue aussi chimérique dans ses conclusions qu'inintelligible dans son style et sa présentation et, en vérité, que peut-on attendre d'hommes qui n'ont jamais consulté l'expérience dans aucun de leurs raisonnements et ne l'ont pas recherchée au seul endroit où on peut la trouver, dans la vie courante et dans la conversation.

C'est avec grand plaisir que j'observe que les hommes de lettres de notre époque ont perdu dans une grande mesure cette timidité et cette

[10] En français dans le texte. (NdT)

pudeur de tempérament qui les maintenaient éloignés du genre humain ; et j'observe aussi que les hommes du monde sont fiers d'emprunter aux livres les sujets de conversation les plus agréables. Il faut espérer que cette union entre le monde érudit et le monde des salons, qui a si heureusement débuté, s'améliorera encore pour leur avantage mutuel ; et, pour atteindre ce but, je ne connais rien de plus avantageux que les *Essais* comme ceux avec lesquels je m'efforce de divertir le public. De ce point de vue, je ne puis me considérer que comme une sorte d'habitant des régions du savoir dépêché comme ambassadeur dans les régions de la conversation et je pense qu'il est de mon devoir constant de favoriser un bon commerce entre ces deux Etats qui dépendent tant l'un de l'autre. J'informerai les érudits de ce qui se passe dans les salons où je tenterai d'importer toutes les marchandises que je trouverai dans mon pays d'origine pour leur usage et leur divertissement. Il ne faut pas que nous soyons jaloux de la balance du commerce [11] car il n'y aura aucune difficulté à la maintenir pour les deux Etats. Les matières premières de ce commerce seront principalement fournies par la conversation et la vie courante. Il appartiendra aux érudits de les transformer en produits finis.

De même que ce serait une négligence impardonnable pour un ambassadeur de ne pas présenter ses respects au souverain de l'Etat où il réside par sa fonction, de même je serais totalement inexcusable de ne pas m'adresser avec un respect particulier au beau sexe qui est le souverain de l'empire de la conversation. Je m'en approche avec révérence et, si mes concitoyens érudits ne formaient pas une race de mortels opiniâtrement indépendants, extrêmement jaloux de leur liberté, ne connaissant pas la sujétion, je déposerais entre les charmantes mains de ces dames l'autorité souveraine sur la république des lettres. Dans la situation présente, ma mission n'est que de désirer une ligue, défensive et offensive, contre nos ennemis communs, contre les ennemis de la raison et de la beauté, contre les esprits lourds et les cœurs

[11] Sur ce point, voir les essais économiques de Hume, principalement *la balance du commerce* et la *jalousie du commerce*. (NdT)

froids. Pourchassons-les désormais pour nous venger durement ; ne faisons pas de quartier, sinon pour ceux dont l'entendement est sain et les affections délicates, ces caractères se trouvant – on peut le présumer – toujours inséparablement liés.

Pour être sérieux et cesser ces allusions avant qu'elles ne soient usées jusqu'à la corde, je suis d'opinion que les femmes, je veux dire les femmes de bon sens et d'éducation (car c'est à elles que je m'adresse), sont de bien meilleurs juges de tous les écrits raffinés que les hommes d'une intelligence de même niveau ; et je pense que c'est une vaine panique de leur part que d'être terrifiées des façons courantes qu'on a de tourner en ridicule les femmes savantes au point d'abandonner toutes les sortes de livres et d'études à notre sexe. Que la peur de ce ridicule n'ait qu'un effet, qu'elles dissimulent leur savoir aux imbéciles qui n'en sont pas dignes, et qui ne sont pas dignes d'elles. Ils abuseront encore du vain titre de sexe masculin pour affecter une supériorité mais mes charmantes lectrices peuvent être assurées que tous les hommes de bon sens qui connaissent le monde ont un grand respect pour leur jugement sur les livres qui relèvent de leur compétence et ils se reposent avec plus de confiance sur la délicatesse de leur goût, même s'il n'est pas guidé par des règles, que sur les ennuyeux ouvrages des pédants et des commentateurs. Dans une nation voisine, également fameuse pour son bon goût et sa galanterie, les femmes sont, d'une certaine manière, à la fois les souverains du monde *érudit* et du monde des *salons*, et aucun écrivain distingué ne prétend s'aventurer devant le public sans l'approbation de certains juges réputés de ce sexe. Il est vrai qu'on se plaint parfois de leur verdict et, en particulier, les admirateurs de Corneille, pour sauver l'honneur de ce grand poète face à la supériorité naissante de Racine, disaient toujours qu'il ne fallait pas espérer, devant de tels juges, qu'un homme aussi vieux puisse disputer le prix à un homme aussi jeune que son rival. Mais on a vu que cette remarque n'était pas juste puisque la postérité semble avoir ratifié le verdict de ce tribunal ; et Racine, quoique mort, est toujours le favori du beau sexe et des meilleurs juges parmi les hommes.

Il n'y a qu'un seul domaine où je suis enclin à me méfier du jugement des femmes, les livres de galanterie et de dévotion qu'elles apprécient surtout quand ils comportent de grandes envolées, et c'est la chaleur des passions qui leur plaît, non leur justesse. Je fais de la galanterie et de la dévotion un même domaine parce que, en réalité, elles deviennent identiques quand elles sont traitées de cette manière ; et nous pouvons observer que les deux dépendent de la même complexion. Comme le beau sexe a reçu en partage une grande disposition tendre et amoureuse, son jugement se trouve par là perverti et les femmes sont facilement affectées, même par ce qui n'a ni pertinence dans l'expression, ni naturel dans le sentiment. Quand elles comparent les élégants discours de M. Addison aux livres de dévotion mystique, elles trouvent ces discours insipides ; et elles rejettent les tragédies d'Otway pour les déclamations de M. Dryden.

Pour que les femmes corrigent leur mauvais goût sur ce point, il faut les accoutumer un peu plus aux livres de toutes sortes et il faut encourager les hommes de bon sens et de savoir à fréquenter leur compagnie pour que, finalement, ils concourent de bon cœur à cette union dont j'ai formé le projet entre le monde érudit et le monde des salons. Elles peuvent sans doute rencontrer plus de complaisance chez leurs partisans habituels que chez les hommes instruits mais elles ne peuvent pas raisonnablement attendre une affection aussi sincère ; et j'espère qu'elles ne se rendront jamais coupables du mauvais choix de sacrifier l'être au paraître.

David Hume,

“Portrait de Sir Robert Walpole”.

(1742 puis rèduit à l’état de note et retiré ensuite)

Traduction de Philippe Folliot, 28 septembre 2007.

Retour à la table des matières

Il n’y a jamais eu d’homme dont les actions et le caractère aient été examinés plus profondément et plus ouvertement que ceux du ministre actuel qui, ayant gouverné une nation libre et savante pendant si longtemps au milieu d’une puissante opposition, peut remplir une bibliothèque avec ce qui a été écrit pour et contre lui, et il est le sujet de plus de la moitié du papier qui a été noirci dans la nation ces vingt dernières années. Pour l’honneur de notre pays, je souhaiterais qu’on fît un portrait de lui avec un jugement et une impartialité tels qu’il ait quelque crédit auprès de la postérité et montre que notre liberté, au moins une fois, a été employée à bon escient. Je crains seulement de manquer de la première qualité, le jugement. Mais, s’il en est ainsi, ce n’est qu’une page de plus à jeter après cent mille autres sur le même sujet, pages qui ont péri et sont devenues inutiles. En attendant, je me flatte d’imaginer avec plaisir que le portrait qui va suivre sera adopté par les futures historiens.

Sir Robert Walpole, premier ministre de Grande Bretagne, est un homme capable sans être un génie, il a un bon naturel sans être vertueux, il est constant sans être magnanime et il est modéré sans être

équitable. Ses vertus, en certaines circonstances, sont affranchies de tous les vices qui les accompagnent habituellement. Il est un ami généreux sans être un ennemi acharné. Ses vices, dans d'autres circonstances, ne sont pas compensés par les vertus qui les accompagnent presque toujours. Son manque d'entreprise ne s'accompagne pas de frugalité. Le caractère privé de l'homme est meilleur que le caractère public. Ses vertus sont plus importantes que ses vices, sa fortune plus grande que sa renommée. Avec beaucoup de bonnes qualités, il s'est attiré la haine publique, avec de bonnes aptitudes, il n'a pas échappé au ridicule. Il eût été jugé plus digne de ses hautes fonctions s'il ne les avait jamais exercées, et il est plus qualifié, dans un gouvernement, pour la seconde place que pour la première. Son ministère a été plus avantageux à sa famille qu'au public, meilleur pour son époque que pour la postérité et plus pernicieux par les mauvais précédents qu'il laisse que par ses torts réels. Sous son ministère, le commerce a prospéré, la liberté a décliné et le savoir est tombé en ruine. En tant qu'homme, je l'apprécie, en tant que lettré, je le hais, en tant que Britannique, je souhaite calmement sa chute. Et, si j'étais membre de l'une des chambres, je donnerai mon vote pour l'écarter de Saint James, mais je serais heureux de le voir se retirer à Houghton Hall pour qu'il passe le reste de ses jours dans le confort et le plaisir.

David Hume,
“Du suicide”.

(1777 - volontairement non publié
par Hume de son vivant)

Traduction de Philippe Folliot, 28 septembre 2007.

Retour à la table des matières

Un avantage considérable de la philosophie consiste dans le souverain antidote qu’elle offre contre la superstition et la fausse religion. Tous les autres remèdes contre cette maladie pestilentielle sont vains ou, du moins, incertains. Le simple bon sens et la pratique du monde, qui seuls suffisent à la plupart des desseins de l’existence, se révèlent ici inefficaces. L’histoire et l’expérience quotidienne offrent des exemples d’hommes dotés des plus solides capacités pour le travail et les affaires qui ont passé toute la vie courbés sous l’esclavage de la plus grossière superstition. Même la gaieté et la douceur du tempérament, qui répandent un baume sur toute autre blessure, n’offrent aucun remède à un poison si virulent, comme on peut particulièrement l’observer chez le beau sexe qui, quoique possédant communément les plus riches présents de la nature, voit un grand nombre de ses joies gâchées par cet intrus importun. Mais, une fois que la saine philosophie a pris possession de l’esprit, la superstition est effectivement exclue et on peut en toute sécurité affirmer que son triomphe sur son ennemi est plus complet que sur la plupart des autres imperfections et des autres vices inhérents à la nature humaine. L’amour et la colère, l’ambition et l’avarice ont leurs racines dans le tempérament et les affections que la plus saine raison n’est guère capable de corriger en-

tièrement. Mais la superstition, se fondant sur une fausse opinion, doit immédiatement s'évanouir dès que la vraie philosophie a inspiré de plus justes sentiments des puissances supérieures. Le combat est ici plus égal entre la maladie et le remède et rien ne peut l'empêcher de se révéler efficace, à moins qu'il ne soit faux et corrompu.

Il serait ici superflu de magnifier les mérites de la philosophie en exposant la pernicieuse tendance de ce vice dont elle guérit l'esprit humain. L'homme superstitieux, dit Cicéron, est misérable dans toutes les situations et toutes les circonstances de l'existence. Le sommeil lui-même, qui bannit tous les autres soucis des malheureux mortels, lui offre matière à de nouvelles terreurs alors qu'il examine ses rêves et trouve dans les visions de la nuit les présages de calamités futures. Je puis ajouter que, bien que la mort puisse mettre un vrai terme à ses malheurs, il n'ose fuir vers ce refuge mais prolonge encore une misérable existence car il craint vainement d'offenser son créateur en utilisant ce pouvoir que cet être bienveillant lui a donné. Les présents de Dieu et de la Nature nous sont ravis par cette cruelle ennemie et, bien qu'un pas puisse nous effacer de ces régions de souffrance et de chagrin, sa menace nous enchaîne toujours à une existence haïe qu'elle contribue surtout à rendre misérable.

On observe que ceux qui ont été réduits par les calamités de la vie à la nécessité d'employer ce fatal remède et qui ont été privés par le soin malvenu de leurs amis de cette sorte de mort qu'ils se proposaient ne peuvent trouver une seconde fois assez de résolution pour exécuter ce dessein. Si grande est notre horreur de la mort que, quand elle se présente sous une forme autre que celle à laquelle nous nous étions efforcés de nous résigner en imagination, elle s'enrichit de nouvelles terreurs et triomphe de notre faible courage. Mais, quand les menaces de la superstition se joignent à cette timidité naturelle, il n'est pas étonnant qu'elle prive entièrement les hommes de tout pouvoir sur leur vie puisque même les nombreux plaisirs et les nombreuses jouissances auxquels nous sommes portés par une puissante propension nous sont arrachés par ce tyran inhumain. Tentons [donc] de redonner

aux hommes leur liberté naturelle en examinant tous les arguments courants contre le suicide et en montrant, conformément aux opinions des anciens philosophes, qu'on n'est ni coupable, ni blâmable quand on choisit une telle action.

Si le suicide est un crime, il doit être une transgression de notre devoir envers Dieu, envers autrui ou envers nous-mêmes.

Pour prouver que le suicide n'est pas une transgression de notre devoir envers Dieu, les considérations suivantes peuvent peut-être suffire. Afin de gouverner le monde matériel, le tout-puissant créateur a établi des lois générales et immuables par lesquelles tous les corps, de la plus grande planète à la plus petite particule, sont maintenus dans leur sphère et leur fonction propres. Pour gouverner le monde animal, il a doté toutes les créatures vivantes de pouvoirs corporels et mentaux, avec des sens, des passions, des appétits, une mémoire et un jugement qui déterminent ou règlent le cours de la vie à laquelle elles sont destinées. Ces deux principes distincts du monde matériel et du monde animal empiètent l'un sur l'autre et retardent ou favorisent mutuellement leurs opérations respectives. Les pouvoirs des hommes et de tous les autres animaux sont empêchés et dirigés par la nature et les qualités des corps environnants, et les modifications et actions de ces corps sont sans cesse modifiées par l'opération de tous les animaux. Les rivières empêchent le passage de l'homme sur la surface du globe mais, quand elles sont correctement dirigées, elles prêtent leur force au mouvement des machines qui servent à son usage. Mais, bien que les domaines des pouvoirs matériels et des pouvoirs animaux ne soient pas entièrement séparés, il n'en résulte aucune discorde ni désordre dans la création. Au contraire, du mélange, de l'union et du contraste de tous les pouvoirs variés des corps inanimés et des créatures vivantes naissent cette harmonie et cette proportion surprenantes qui offrent l'argument le plus sûr en faveur d'une sagesse suprême.

La providence divine n'apparaît pas immédiatement en chaque opération mais elle gouverne toutes choses par les lois générales et

immuables qui ont été établies depuis le commencement des temps. On peut déclarer que tous les événements, en un sens, sont l'action du tout-puissant. Ils procèdent tous des pouvoirs dont il a doté ses créatures. Une maison qui s'effondre par son propre poids n'est pas plus menée à la ruine par la providence divine que si elle avait été détruite par la main de l'homme ; et les facultés humaines ne sont pas moins son œuvre que les lois du mouvement et de la gravitation. Quand les passions interviennent, quand le jugement décrète ou que les membres obéissent, tout cela est l'opération de Dieu, et c'est sur ces principes animés aussi bien que sur les principes inanimés qu'il a établi le gouvernement de l'univers.

Chaque événement est d'égale importance aux yeux de cet être infini qui, d'un seul regard, embrasse les régions les plus distantes de l'espace et les époques les plus lointaines du temps. Il n'est pas un seul événement, quelque important qu'il soit pour nous, qu'il ait soustrait aux lois générales qui gouvernent l'univers ou qu'il se soit réservé particulièrement pour sa propre action et sa propre opération immédiates. Les révolutions des Etats et des empires dépendent du plus petit caprice ou de la plus petite passion d'hommes particuliers, et la vie humaine est raccourcie ou allongée par le plus petit accident de l'air ou de l'alimentation, de l'éclat du soleil ou de la tempête. La nature poursuit toujours son cours et son opération et, s'il arrivait que les lois générales fussent enfreintes par des volitions divines particulières, ce serait d'une manière qui échapperait entièrement à l'observation humaine. De même que, d'un côté, les éléments et les parties inanimées de la création continuent leur action sans se soucier de l'intérêt particulier et de la situation des hommes, de même les hommes ont leur propre jugement et leur propre discrétion dans les divers affrontements avec la matière et ils peuvent employer toutes les facultés dont ils sont dotés pour pourvoir à leur tranquillité, à leur bonheur ou à leur conservation.

Mais alors, que signifie ce principe selon lequel un homme qui, fatigué de la vie et persécuté par la souffrance et le malheur et qui sur-

monte bravement toutes les terreurs naturelles face à la mort, que cet homme, dis-je, s'expose à l'indignation de son créateur en empiétant sur les fonctions qui lui sont réservées et en troublant l'ordre de l'univers ? Allons-nous affirmer que le Tout-puissant s'est réservé d'une manière particulière de disposer de la vie des hommes et qu'il n'a pas soumis cet événement, avec tous les autres, aux lois générales par lesquelles l'univers est gouverné ? C'est manifestement faux. La vie des hommes dépend des mêmes lois que celles qui gèrent la vie de tous les autres animaux et ces vies sont assujetties aux lois générales de la matière et du mouvement. L'effondrement d'une tour ou l'absorption d'un poison détruira autant un homme que la plus petite créature. Une inondation emporte sans distinction tout ce qui se trouve à portée de sa furie. Puisque donc la vie des hommes dépend pour toujours des lois générales de la matière et du mouvement, un homme qui dispose de sa vie est-il criminel parce que, dans tous les cas, il est criminel d'empiéter sur ces lois ou de troubler leur opération ? Mais cela semble absurde. Tous les animaux sont laissés à leur propre prudence et leur propre habileté pour se conduire dans la vie et ils ont pleine autorité, dans les limites de leurs pouvoirs, de modifier toutes les opérations de la nature. Sans l'exercice de cette autorité, ils ne pourraient pas subsister un instant. Toute action, tout mouvement d'un homme innove dans l'ordre de certaines parties de la matière et détourne de leur cours ordinaire les lois générales du mouvement. Donc, rassemblant ces conclusions, nous voyons *que* la vie humaine dépend des lois générales de la matière et du mouvement et *que* ce n'est pas empiéter sur les fonctions de la providence que de troubler ou de modifier ces lois générales. En conséquence, chacun n'a-t-il pas le droit de disposer de sa propre vie ? Ne peut-il pas légitimement employer ce pouvoir dont la nature l'a doté ?

Pour détruire l'évidence de cette conclusion, nous devons montrer pourquoi ce cas particulier est une exception. Est-ce parce que la vie humaine est d'une si grande importance qu'il est présomptueux pour la prudence humaine d'en disposer ? Mais, pour l'univers, la vie de l'homme n'est pas plus importante que la vie d'une huître. Et même si

elle était d'une si grande importance, dans les faits, la nature l'a soumise à la prudence humaine et nous a réduits à la nécessité, dans tous les cas, de décider d'elle.

Si disposer de la vie humaine était réservé au domaine propre du tout-puissant de sorte que ce serait empiéter sur son droit que de disposer de nos propres vies, il serait également aussi criminel d'agir pour la conserver que d'agir pour la détruire. Si j'évite une pierre qui me tombe sur la tête, je trouble le cours de la nature et je m'immisce dans le domaine propre du tout-puissant en allongeant ma vie au-delà du terme que les lois générales de la matière et du mouvement lui ont assigné.

Un cheveu, une mouche, un insecte est capable de détruire cet être puissant dont la vie est d'une telle importance. Est-ce une absurdité de supposer que la prudence humaine puisse légitimement disposer de ce qui dépend de causes aussi insignifiantes ?

Ce ne serait pas un crime de détourner le Nil ou le Danube si j'étais capable d'accomplir de tels desseins. Où est donc le crime quand je détourne quelques onces de sang de leurs canaux naturels ?

Imaginez-vous que je me plaigne de la providence ou que je maudisse ma création parce que je quitte la vie et mets un terme à une existence qui, si elle continuait, me rendrait malheureux ? Loin de moi de tels sentiments. Je suis seulement convaincu d'un fait, que vous reconnaîtrez vous-mêmes comme possible, que la vie humaine peut être malheureuse et que mon existence, prolongée davantage, deviendrait intolérable. Mais je remercie la providence, aussi bien pour le bien dont j'ai joui que pour le pouvoir dont je suis doté d'échapper aux maux qui me menacent [12]. C'est à vous qu'il appartient de vous plaindre de la providence, vous qui imaginez sottement que vous n'avez pas ce pouvoir et que vous devez encore prolonger une exis-

[12] *Agamus Deo gratias, quod nemo in vita teneri potest.* Sénèque, lettre XII.

tence haïe, même si elle est chargée de souffrances et de maladies, de honte ou de pauvreté.

N'enseignez-vous pas que, quand m'arrive quelque malheur, même du fait de la méchanceté de mes ennemis, je dois m'incliner devant la providence et que les actions des hommes sont autant les opérations du tout-puissant que les actions des êtres inanimés ? Quand je tombe sur ma propre épée, je reçois la mort de Dieu de la même façon que quand elle me vient par un lion, un précipice ou une fièvre.

La soumission à la providence que vous exigez pour tous les malheurs qui m'arrivent n'exclut pas l'habileté et l'activité de l'homme et, quand c'est possible, par elles, je puis éviter un malheur ou y échapper. Pourquoi ne pourrais-je pas employer un remède aussi bien qu'un autre ?

Si ma vie ne m'appartenait pas, il serait aussi criminel de la mettre en danger que d'en disposer. Un homme pourrait-il alors mériter le titre de *héros* quand la gloire ou l'amitié l'entraîne dans les plus grands dangers si on peut reprocher à un autre d'être *méchant* ou *mécréant* quand il met un terme à sa vie pour des motifs semblables ou identiques ?

Les pouvoirs et les facultés que possède l'homme, il les reçoit de son créateur et personne, quelque déréglée que soit une action, ne peut empiéter sur le plan de la providence ou troubler l'univers. Les opérations de l'homme sont autant l'œuvre de la providence que la chaîne des événements que l'homme perturbe, et, quel que soit le principe qui prévaut, nous pouvons, pour cette raison même, conclure que Dieu l'a favorisé davantage. Qu'il soit animé ou inanimé, rationnel ou non rationnel, c'est la même chose. Son pouvoir est toujours dérivé du créateur suprême et est également compris dans l'ordre de la providence. Quand l'horreur des souffrances l'emporte sur l'amour de la vie, quand une action volontaire anticipe l'effet de causes aveugles, c'est seulement en conséquence des pouvoirs et principes que Dieu a

implantés en ses créatures. La divine providence demeure inviolée et elle se situe bien au-delà des offenses humaines.

Il est impie, dit la vieille superstition *romaine*, de détourner des rivières de leur cours ou de s'immiscer dans les prérogatives de la nature. Il est impie, dit la superstition *française*, de vacciner contre la petite-vérole ou d'usurper les fonctions de la providence en produisant volontairement des maux et des maladies. Il est impie, dit la superstition *européenne* moderne, de mettre un terme à sa propre vie et de se rebeller par là contre son créateur. Et pourquoi n'est-il pas impie, dis-je, de construire des maisons, de cultiver la terre et de naviguer sur l'océan ? Dans toutes ces actions, nous employons nos pouvoirs corporels et spirituels pour produire quelque innovation dans le cours de la nature ; et, dans toutes ces actions, nous ne faisons rien de plus. Elles sont donc toutes ou également innocentes ou également criminelles.

Mais vous êtes placé par la providence, comme une sentinelle, à un poste particulier et, quand vous le désertez sans avoir été rappelé, vous êtes coupable de rébellion contre votre souverain tout-puissant et vous encourez son mécontentement. Je demande pourquoi vous concluez que la providence m'a placé à ce poste. Pour ma part, je constate que je dois ma naissance à une longue chaîne de causes dont beaucoup et même la plupart dépendent des actions volontaires des hommes. *Mais la providence a guidé toutes ces causes et rien n'arrive dans l'univers sans son consentement et sa coopération*. S'il en est ainsi, ma mort, même volontaire, ne survient pas sans son consentement et, quand la souffrance et le chagrin viennent à bout de ma patience au point de me fatiguer de l'existence, je puis conclure que je suis rappelé de mon poste dans les termes les plus clairs et les plus explicites.

C'est la providence, sûrement, qui m'a placé à présent dans cette chambre mais ne puis-je pas la quitter, quand je le juge bon, sans risquer d'être accusé d'avoir déserté mon poste ou ma situation ? Quand

je serai mort, les principes dont je suis composé continueront à jouer leur rôle dans l'univers et seront aussi utiles dans la grande structure que quand ils composaient cette créature individuelle. Pour le tout, la différence entre cette situation et mon existence dans une chambre ou dehors sera négligeable. Le changement est important pour moi mais pas pour l'univers.

C'est une sorte de blasphème que d'imaginer qu'une créature puisse troubler l'ordre du monde ou s'immiscer dans les affaires de la providence car c'est supposer que cet être possède des pouvoirs et des facultés qu'il n'a pas reçus de son créateur et qui ne sont pas soumis à son gouvernement et à son autorité. Un homme peut troubler la société, sans aucun doute, et, par là, il encourt le mécontentement du tout-puissant ; mais le gouvernement du monde est placé bien au-delà de sa portée et de sa violence. Et comment peut-on se rendre compte que le tout-puissant est mécontent de ces actions qui troublent la société ? Par les principes qu'il a implantés en la nature humaine et qui nous inspirent un sentiment de remords si nous sommes coupables de telles actions et un sentiment de blâme et de désapprobation si nous les observons chez autrui. Examinons maintenant, selon la méthode proposée, si le suicide appartient à cette sorte d'action et s'il est une infraction à notre devoir envers *autrui* et envers la société.

Un homme qui se retire de la vie ne fait pas de mal à la société. Il cesse seulement de lui faire du bien, dommage qui, si c'en est un, est de faible importance.

Toutes nos obligations à faire du bien à la société semblent impliquer quelque chose de réciproque. Je reçois les bienfaits de la société et je dois donc favoriser son intérêt. Mais, quand je me retire entièrement de la société, puis-je être lié plus longtemps ?

Mais, en admettant que nos obligations à faire le bien soient perpétuelles, elles ont sûrement certaines limites. Je ne suis pas obligé de faire un petit bien à la société si cela se paie d'un grand mal pour moi-

même. Pourquoi alors devrais-je prolonger une existence malheureuse à cause d'un avantage futile que le public peut peut-être recevoir de moi ? Si, en raison de mon âge et de mes infirmités, je puis légitimement démissionner d'une fonction et employer tout mon temps à lutter contre ces calamités et soulager, autant que possible, les malheurs de ma vie future, pourquoi ne pourrais-je tout de suite couper court à ces malheurs par une action qui n'est pas beaucoup plus préjudiciable pour la société ?

Mais supposez qu'il ne soit plus en mon pouvoir de promouvoir l'intérêt de la société ; supposez que je sois une charge pour elle ; supposez que ma vie empêche certaines personnes d'être beaucoup plus utiles à la société. Dans de tels cas, ma démission de la vie est nécessairement non seulement innocente mais même louable. La plupart des gens qui sont tentés d'abandonner l'existence sont dans de telles situations. Ceux qui ont santé, pouvoir ou autorité ont généralement de meilleures raisons d'être dans de bonnes dispositions envers le monde.

Un homme, pour l'intérêt public, est engagé dans un complot, arrêté comme suspect et menacé de tortures. Il sait, connaissant sa propre faiblesse, que le secret lui sera extorqué. N'est-ce pas la meilleure façon de tenir compte de l'intérêt public que de mettre rapidement un terme à une existence malheureuse ? Ce cas est celui du célèbre et courageux *Strozzi* de *Florence*.

De même, supposez qu'un malfaiteur soit condamné à une peine infamante. Pour quelle raison ne pourrait-il pas anticiper son châtiment et s'épargner les angoisses qu'il ressent quand il pense à la terrible approche de sa mort ? Il n'usurpe pas plus les fonctions de la providence que le juge qui ordonna son exécution et sa mort volontaire est également avantageuse à la société car elle la débarrasse d'un membre nuisible.

Que le suicide puisse être compatible avec notre propre intérêt et avec notre devoir envers *nous-mêmes*, nul ne peut en douter si l'on admet que l'âge, la maladie ou les infortunes peuvent faire de la vie un fardeau et la rendre même pire que la mort. Je crois que personne ne rejette jamais la vie tant qu'elle mérite d'être conservée car telle est notre horreur naturelle de la mort que de petits motifs ne seront jamais capables de nous la faire accepter. Et, bien que, peut-être, la situation de la santé ou de la fortune d'un homme ne semble pas exiger un tel remède, nous pouvons du moins être assurés que celui qui, sans raison apparente, y a eu recours était affligé d'un tempérament si dépravé et noir, si incurable qu'il devait empoisonner toute joie et le rendre aussi malheureux que s'il subissait les malheurs les plus atroces.

Si l'on suppose que le suicide est un crime, seule la lâcheté peut nous y pousser. S'il n'est pas un crime, ce sont la prudence et le courage qui nous incitent à nous défaire tout à coup de l'existence quand elle devient un fardeau. C'est la seule façon d'être utile à la société, en donnant un exemple qui, s'il est imité, fait que chacun conserve sa chance d'être heureux dans la vie et, dans les faits, peut s'affranchir de tout risque de malheur. [13]

---

[13] Il serait facile de prouver que le suicide est aussi légitime pour la loi chrétienne qu'il l'a été pour les païens. Il n'y a pas un seul texte dans les Ecritures qui le prohibe. Cette grande et infaillible règle de la foi et de la pratique, qui doit contrôler toute philosophie et tout raisonnement humain, nous a laissés sur ce point disposer de notre liberté naturelle. Certes, les Ecritures recommandent de se résigner devant la providence mais cela n'implique qu'une soumission aux maux inévitables, non à ceux auxquels on peut remédier par la prudence ou le courage. *Tu ne tueras point*. Il faut évidemment comprendre par là qu'il ne faut pas tuer autrui, sur la vie duquel nous n'avons aucune autorité. Que ce précepte, comme la plupart des préceptes des Ecritures, puisse être modifié par la raison et le sens commun, c'est évident, comme le montre la pratique des juges qui punissent de la peine capitale les criminels malgré la lettre de la loi. Mais, même si ce commandement contre le suicide était explicite, il n'aurait aujourd'hui plus aucune autorité puisque toute la loi de *Moïse* a été abolie, à l'exception de ce qui a été établi par la loi naturelle. Nous avons déjà tenté de prouver que le suicide n'est pas interdit par cette loi. Dans tous les cas, les chrétiens et les païens sont exactement au même niveau. *Caton* et *Brutus*, *Arria* et *Portia* agirent héroïquement. Ceux qui aujourd'hui imitent

David Hume,
“De l’immortalité de l’âme”.

(1777 - volontairement non publié
par Hume de son vivant)

Traduction de Philippe Folliot, 28 septembre 2007.

Retour à la table des matières

Par la simple lumière de la raison, il semble difficile de prouver l’immortalité de l’âme. Les arguments en faveur de cette thèse viennent de développements *métaphysiques*, de développements *moraux* et de développements *physiques*. Mais, en réalité, c’est l’Evangile, et l’Evangile seul, qui a mis en lumière la vie et l’immortalité.

I. Les arguments métaphysiques sont fondés sur la supposition que l’âme est immatérielle et qu’il est impossible pour la pensée d’appartenir à une substance matérielle.

Mais la métaphysique exacte nous apprend que la notion de substance est entièrement confuse et imparfaite et que nous n’avons pas d’autre idée d’une substance que celle d’un agrégat de qualités parti-

leur exemple devraient recevoir les mêmes louanges de la postérité. Le pouvoir de se suicider est considéré par Pline comme un avantage que les hommes possèdent sur la divinité elle-même : «*Deus non sibi potest mortem consciscere, si velit, quod homini dedit optimum in tantis vitæ pœnis.* » (*Histoire naturelle*, livre II, section V, §27).

culières inhérentes à un quelque chose d'inconnu. Donc, la matière et l'esprit sont au fond aussi inconnus l'un que l'autre et nous ne pouvons pas déterminer quelles qualités peuvent appartenir à l'un ou à l'autre.

Elle nous apprend aussi que rien ne peut être décidé *a priori* sur une cause ou un effet et que, l'expérience étant la seule source de nos jugements de cette nature, nous ne pouvons savoir à partir d'un autre principe si la matière, par sa structure, par son arrangement, ne peut pas être la cause de la pensée. Les raisonnements abstraits ne peuvent décider d'une question de fait ou d'existence.

Mais, en admettant qu'une substance spirituelle soit dispersée dans l'univers, comme le feu éthéré des stoïciens, et soit le seul sujet inhérent de la pensée, nous avons raison de conclure par *analogie* que la nature en use de la même manière qu'elle le fait pour l'autre substance, la matière. Elle l'emploie comme une sorte de pâte ou d'argile, la modifie en une variété de formes et d'existences, dissout après un certain temps chaque modification et, à partir de sa substance, érige une nouvelle forme. De même que la même substance matérielle peut successivement composer le corps de tous les animaux, la même substance spirituelle peut composer leur esprit. Leur conscience, ou ce système de pensées qu'ils ont formé durant leur vie, peut être continuellement dissoute par la mort et rien ne les intéresse dans la nouvelle modification. Ceux qui affirment de la façon la plus convaincue la mortalité de l'âme n'ont jamais nié sa substance. Et qu'une substance immatérielle, aussi bien qu'une substance matérielle, puisse perdre sa mémoire ou sa conscience apparaît en partie dans l'expérience, si l'âme est immatérielle.

Si nous raisonnons à partir du cours ordinaire de la nature, sans supposer une nouvelle intervention de la cause suprême (qui doit toujours être exclue en philosophie), ce qui est incorruptible ne saurait avoir été engendré. L'âme, si elle est immortelle, existe donc avant notre naissance ; et, si l'état antérieur de notre existence ne nous

concerne en aucune façon, l'état qui la suivra ne nous concernera pas non plus.

Les animaux, indubitablement, sentent, pensent, aiment, haïssent, veulent, et même raisonnent, quoique d'une manière plus imparfaite que l'homme. Leur âme est-elle aussi immatérielle et immortelle ?

II. Considérons maintenant les arguments *moraux*, principalement les arguments tirés de la justice de Dieu que l'on suppose être concerné dans l'au-delà par le châtiment des vicieux et la récompense des vertueux.

Mais ces arguments sont fondés sur la supposition que Dieu a des attributs autres que ceux qu'il a utilisés dans cet univers qui est le seul que nous connaissions. D'où allons-nous inférer l'existence de ces attributs ?

Nous pouvons sans danger affirmer que tout ce que nous savons avoir été fait par Dieu est le meilleur mais il est très dangereux d'affirmer qu'il doit toujours faire ce qui nous semble le meilleur. En combien de cas ce raisonnement serait-il faux à l'égard du monde actuel !

Mais, en admettant la clarté d'un dessein de la nature, nous pouvons affirmer que toute la portée et toute l'intention de la création de l'homme, autant que nous pouvons en juger par la raison naturelle, se limitent à la vie présente. Comme est faible l'intérêt que prend l'homme à l'au-delà, et cela à cause de la structure qui appartient naturellement à l'esprit et aux passions. Pouvons-nous comparer, pour ce qui est de la stabilité et de l'efficacité, une idée si flottante à la plus douteuse persuasion produite par un fait qui arrive dans la vie courante ?

Certes, il naît en certains esprits des terreurs inexplicables à l'égard de l'état futur mais elles s'évanouiraient rapidement si elles n'étaient pas nourries artificiellement par les préceptes et l'éducation. Mais quel est le motif de ceux qui les nourrissent ? Seulement de gagner leur vie et d'acquérir pouvoir et richesses dans ce monde. Leur zèle même et leur empressement sont donc des arguments contre eux.

Quelle cruauté, quelle iniquité, quelle injustice dans la nature de limiter ainsi tous nos soucis et toutes nos connaissances à la vie présente s'il existe une autre scène qui nous attend encore, scène infiniment plus importante ! Peut-on attribuer à un être bienveillant et sage cette tromperie barbare ?

Observez avec quelle exacte proportion les pouvoirs d'action sont ajustés dans la nature à la tâche à exécuter. Si la raison de l'homme lui donne une grande supériorité sur les animaux, ses besoins sont proportionnellement multipliés. Tout son temps, toutes ses capacités, tout son courage, toutes ses passions trouvent à s'employer suffisamment dans cette lutte contre les malheurs de sa condition présente ; et, fréquemment, mieux, presque toujours, ces pouvoirs sont trop faibles pour le travail qui lui est assigné.

On n'a peut-être jamais fabriqué une paire de chaussures du plus haut degré de perfection qu'on puisse atteindre pour cette marchandise. Pourtant, il est nécessaire, du moins très utile, qu'il y ait parmi les hommes des politiciens et des moralistes, même des géomètres, des historiens, des poètes et des philosophes.

Les pouvoirs des hommes ne sont pas plus supérieurs à leurs besoins, si l'on considère simplement cette vie, que ceux des renards et des lièvres si on les compare à *leurs* besoins et à *leur* durée d'existence. L'inférence par parité de raison est donc évidente.

Selon la théorie de la mortalité de l'âme, l'infériorité des capacités féminines s'explique facilement. Leur vie domestique ne requiert pas

de plus hautes facultés spirituelles et corporelles. Cette circonstance s'évanouit et devient absolument insignifiante selon la théorie religieuse. Le sexe féminin a la même tâche à accomplir que le sexe masculin. Leurs pouvoirs de raison et de décision auraient dû aussi être semblables et les deux auraient dû être infiniment plus grands qu'à présent.

Comme tout effet implique une cause, et cette cause une autre cause jusqu'à ce que nous atteignions la première cause de tout, *Dieu*, tout ce qui arrive est ordonné par lui et rien ne peut être l'objet d'un châtiment ou d'une vengeance.

Selon quelles règles les châtiments et les récompenses sont-ils distribués ? Quel est le critère divin du mérite et du démérite ? Allons-nous supposer que Dieu a des sentiments humains ? Quelque audacieuse que soit cette hypothèse, nous n'avons aucune conception d'autres sentiments.

Selon les sentiments des hommes, le bon sens, le courage, les bonnes manières, l'application au travail, la prudence et le génie sont des parties essentielles du mérite personnel. Allons-nous donc ériger un Elysée pour les poètes et les héros comme celui de la mythologie antique ? Pourquoi limiter toutes les récompenses à une seule espèce de vertu ?

Un châtiment sans aucune fin appropriée, sans aucun but approprié, est incompatible avec *nos* idées de bonté et de justice ; et un châtiment ne peut servir aucune fin quand toute la pièce est jouée.

Le châtiment, selon *nos* conceptions, s'établit en proportion de l'offense. Pourquoi alors un châtiment éternel pour des offenses temporaires d'une créature aussi fragile que l'homme ? Peut-on approu-

ver la rage d'Alexandre qui entendait exterminer toute une nation parce qu'on s'était emparé de Bucéphale, son cheval favori. [14]

Le ciel et l'enfer supposent deux espèces distinctes d'hommes, les bons et les méchants ; mais la plus grande partie de l'humanité flotte entre le vice et la vertu.

Si quelqu'un faisait le tour de la terre avec l'intention d'offrir un bon souper au juste et de donner une bonne raclée au méchant, il serait fréquemment embarrassé pour choisir et se rendrait compte que les mérites et les démérites des hommes ne valent guère l'un ou l'autre.

Supposer des mesures d'approbation et de blâme différentes des mesures humaines, c'est tout confondre. D'où apprenons-nous qu'il existe des distinctions morales, sinon par nos propres sentiments ?

Quel homme, qui n'a pas essuyé une provocation personnelle (ou quel homme d'un bon naturel qui en a essuyé une) infligerait au crime un châtiment à partir du seul sentiment de blâme, même un châtiment commun, légal et léger ? Et qu'est-ce qui endurcit le cœur des juges et des jurés contre les sentiments d'humanité, sinon les réflexions sur la nécessité et l'intérêt public ?

Selon les lois romaines, celui qui était coupable de parricide et qui avait confessé son crime était mis dans un sac avec un singe, un chien et un serpent et était jeté dans le fleuve. La mort seule était le châtiment de ceux qui niaient leur culpabilité, même si elle était entièrement prouvée. Un criminel fut jugé devant Auguste et condamné quand on fut pleinement convaincu de sa culpabilité mais l'empereur, humain, quand il mena le dernier interrogatoire, lui donna un tour propre à conduire le misérable à nier sa culpabilité. *Vous n'avez sûrement pas tué votre père*, dit le prince [15]. Cette clémence envers les

[14] Quinte Curce, liv.VI, chap.5. (NdT)
[15] Suetone : *Auguste*, chap.3. (NdT)

criminels, même les plus grands, convient à nos idées naturelles du droit, même si elle empêche une souffrance aussi négligeable. Mieux, même le prêtre le plus sectaire l'approuverait sans réflexion, pourvu que le crime ne soit ni l'hérésie, ni l'infidélité car, comme ces crimes lèsent ses intérêts et ses avantages temporels, il ne serait peut-être pas aussi indulgent.

La principale source des idées morales est la réflexion sur les intérêts de la société humaine. Ces intérêts, si courts et si frivoles, doivent-ils être protégés par des châtiments éternels et infinis ? La damnation d'un seul homme est un mal infiniment plus grand dans l'univers que le renversement de mille millions de royaumes.

La nature a rendu l'enfance humaine particulièrement fragile et mortelle comme si c'était son dessein de réfuter la notion d'état probatoire. La moitié des hommes meurent avant d'être des créatures raisonnables.

III. Les arguments *physiques* qui sont tirés de l'analogie de la nature sont fortement en faveur de la mortalité de l'âme et ce sont réellement les seuls arguments philosophiques qu'on doit admettre sur cette question et, en vérité, sur toute question de fait.

Quand deux objets sont si étroitement liés que tous les changements que nous avons vus en l'un s'accompagnent de changements proportionnés en l'autre, nous devons conclure, par toutes les règles de l'analogie, que, quand des changements encore plus grands se font en l'un et qu'il est totalement dissout, il s'ensuit une totale dissolution du deuxième.

Le sommeil, qui a peu d'effet sur le corps, s'accompagne d'une extinction temporaire de l'âme, du moins d'une grande confusion en elle.

La faiblesse du corps et celle de l'esprit dans l'enfance sont exactement proportionnées, comme leur vigueur à l'âge adulte, leur interdépendance dans le désordre de la maladie et leur commun déclin progressif dans la vieillesse. L'étape suivante semble inévitable, leur commune dissolution dans la mort.

Les derniers symptômes que l'esprit révèle sont le désordre, la faiblesse, l'insensibilité, la stupidité, signes avant-coureurs de son annihilation. Les progrès ultérieurs des mêmes causes, augmentant les mêmes effets, l'anéantissent totalement.

A en juger par l'analogie ordinaire de la nature, aucune forme ne peut subsister quand elle est transférée dans une condition de vie très différente de sa condition d'origine. Les arbres périssent dans l'eau, les poissons dans l'air, les animaux dans la terre. Même une différence aussi petite que celle du climat est souvent fatale. Quelle raison avons-nous alors d'imaginer qu'un changement aussi immense que celui qui se fait en l'âme par la dissolution de son corps et de tous ses organes de pensée et de sensation puisse s'effectuer sans la dissolution du tout.

Tout est commun entre l'âme et le corps. Les organes de l'une sont tous les organes de l'autre. L'existence de l'une doit donc dépendre de l'existence de l'autre.

On admet que l'âme des animaux est mortelle et elle ressemble de si près à l'âme humaine que l'analogie de l'une à l'autre forme un argument très solide. Le corps animal ne ressemble pas plus au corps humain et, pourtant, personne ne rejette les arguments tirés de l'anatomie comparée. La métempsycose est donc le seul système de cette sorte que la philosophie puisse au moins écouter.

Rien dans le monde n'est éternel. Tout être, même celui qui semble stable, est dans un flux et un changement continuels. Le monde lui-

même donne des symptômes de fragilité et de dissolution. Comme il est donc contraire à l'analogie d'imaginer qu'une seule forme, apparemment la plus fragile de toutes et sujette, par les plus petites causes, aux plus grands désordres, soit immortelle et indissoluble ! Quelle théorie imprudente ! Qu'elle est soutenue légèrement, pour ne pas dire imprudemment !

Que faire du nombre infini d'existences posthumes, voilà ce qui doit aussi embarrasser la théorie religieuse ! Nous sommes libres d'imaginer que toutes les planètes de tous les systèmes solaires sont peuplées d'êtres intelligents et mortels. Du moins, nous ne pouvons nous arrêter à une autre hypothèse car, pour ces existences posthumes, il faut, à chaque génération, créer un nouvel univers au-delà des limites de l'univers actuel ou il faut qu'un univers, à l'origine, ait été créé d'une taille suffisante pour recevoir cet afflux continuel d'êtres. Des hypothèses aussi hardies doivent-elles être admises en philosophie et cela sous le prétexte d'une simple possibilité ?

Quand on demande si Agamemnon, Thersite, Hannibal et Néron et tous les bouffons stupides qui aient jamais existé en Italie, en Scythie, en Bactriane ou en Guinée sont encore vivants, qui peut penser qu'un examen de la nature fournisse des arguments assez solides pour répondre à une question aussi étrange par l'affirmative ? Le manque d'arguments en dehors de la révélation établit suffisamment la négative.

Quanto facilius, dit Pline [16], *certiusque sibi quemque credere, ac specimen securitatis antigenitali sumere experimento.* Notre insensibilité avant la composition du corps semble être pour la raison naturelle la preuve que l'état sera identique après sa dissolution.

Si notre horreur de l'annihilation était une passion originelle et non l'effet de notre amour général du bonheur, cela prouverait plutôt la

[16] Histoire naturelle, Liv.7, chap.55. (NdT)

mortalité de l'âme car, comme la nature ne fait rien en vain, elle ne nous aurait jamais donné l'horreur d'un événement impossible. Elle peut nous donner l'horreur d'un événement inévitable, pourvu que nos efforts, comme dans le cas présent, puissent souvent le tenir à quelque distance. La mort est la fin inévitable. Pourtant, l'espèce humaine ne pourrait pas subsister si la nature ne nous avait pas inspiré une aversion pour elle.

Il faut suspecter toutes les doctrines qui sont favorisées par nos passions, et les espoirs et les craintes qui donnent naissance à cette doctrine sont très évidents.

Dans toute controverse, c'est un avantage infini de défendre la négative. Si la question se situe hors du cours commun de la nature dont nous avons l'expérience, la circonstance est presque décisive, si ce n'est entièrement. Par quels arguments ou analogies pouvons-nous prouver un état d'existence que personne n'a jamais vu et qui ne ressemble en rien à ce qui a déjà été vu ? Qui se fiera à une prétendue philosophie pour admettre sur son témoignage la réalité d'une scène aussi merveilleuse ? Il faudrait une nouvelle espèce de logique pour ce dessein et certaines nouvelles facultés de l'esprit qui puissent nous rendre capables de comprendre cette logique.

Rien ne saurait mettre plus pleinement en lumière les obligations infinies que l'humanité a envers la révélation divine puisque nous voyons qu'aucune autre médiation ne peut établir cette grande et importante vérité.

Traduction terminée à Dieppe le 18 avril 2007
par Philippe Folliot.